



25 janvier 2022

Quand les 1<sup>ères</sup> 1 et 2 du lycée Gaspard Monge – La Chauvinière  
ont *Le Courage* de recevoir Hugo Boris, écrivain...



## Carabinieri !

Depuis que je suis petit, j'ai emprunté beaucoup de fois les transports en commun en France ou à l'étranger.

Je me souviens, quand j'avais 12 ans, je suis allé en Italie et plus précisément à Rome. Durant mon séjour, j'ai dû utiliser les transports en commun de la ville pour me rendre dans le centre de la capitale. Ce jour-là, ma famille (c'est à dire mon frère, mon père et ma mère) et moi prîmes donc le bus après avoir attendus 15 minutes à un arrêt. A mes 12 ans j'avais très peu expérimenté les transports en commun et donc je fus surpris par le peu de places qui restaient dans le bus qui était bondé. Je n'avais pas peur mais n'était pas serein non plus, j'étais quand même à côté du conducteur et j'étais ainsi plus rassuré. Sur la route, vers notre destination le bus s'arrêta à de nombreux arrêts notamment un où un des Carabinieri (Gendarmerie italienne) monta à bord, il resta debout pas loin de moi.

Soudain une femme italienne se mit à crier des injures à l'homme se trouvant derrière elle et le gifla. Sur le moment, je ne comprenais pas toute la scène (et encore moins l'italien), voilà une des seules fois où j'avais emprunté les transports en commun et il se passait déjà quelque chose. J'étais confus et ne pouvais en rien aider cette femme, je n'étais qu'un enfant de 12 ans. J'ai compris par la suite que le monsieur avait touché le fessier de cette femme.

J'avais remarqué qu'après le cri strident de cette jeune femme, les gens s'étaient tournés vers le carabinier dans l'espoir qu'il agisse. Et en effet il a agi, tous les passagers se sont serrés sur les côtés du bus pour lui laisser un passage, le carabinier a ensuite saisi l'homme par ses vêtements et l'a jeté hors du bus. Le chauffeur redémarra et je vis à travers la fenêtre du bus l'homme gisant sur le sol, se faisant ruer de coup par le carabinier.

Et je sus au fond de mes pensées que cet homme avait eu ce qu'il méritait.

## Un souvenir...

Ce matin, comme chaque semaine, le samedi, je vais à mon cours guitare électrique, toute seule. Et comme à chaque fois pour m'y rendre, habitant trop loin pour y aller à pieds, et je ne m'y aventurerais pas non plus sous cette chaleur, je prends le bus. Mais je ne m'attendais pas à assister à une scène que je n'oublierai probablement jamais et du moins très choquante.

Comme d'habitude, je monte dans le bus, je m'assois à une place libre et commence à regarder le paysage qui défile derrière la vitre. Soudain, je vois une jeune femme, vêtue d'un short et d'un t-shirt à bretelles, une tenue toute à fait adéquate pour se début de mois de juillet, se décaler de l'autre côté d'un homme plutôt âgé, avec une casquette qui lui cache les yeux et un long manteau, lui donnant un air assez mystérieux. Ce geste, ne m'interpelle pas, dans un premier temps, puisqu'elle aurait pu se décaler juste pour ne pas être collée contre lui, étant donné qu'il y avait de la place à côté. Je décide quand même de garder un œil sur eux par méfiance. Quelques minutes plus tard, en retournant la tête vers eux, j'entends la jeune femme glisser discrètement à l'homme, d'arrêter de la coller, en essayant de se décaler encore. Cette phrase confirma toute suite mon doute sur l'homme. Un sentiment contradictoire s'empara alors de moi. Je ne savais pas s'il fallait réagir ou juste voir si l'homme allait arrêter suite à la demande de la jeune femme. Le plus choquant dans cette histoire ne fut pas ce geste, mais les paroles et les actes qui suivirent.

L'homme à la suite, de la demande de la jeune femme, répondit haut et fort pour que toutes les personnes présentes dans ce bus puissent entendre : « En même temps tu l'as cherché avec un short aussi court ! Franchement, habille-toi comme tu veux mais tu ne te plaindras pas de t'être fait violer ! La tentation est trop forte ! ». Ces paroles m'ont laissée sans voix.

J'étais à la fois extrêmement choquée et horrifiée. J'avais envie de me lever et une envie soudaine de lui asséner un coup violent pour qu'il se rende compte de ce qu'il venait de dire. J'étais dégoutée par cet homme, qui en plus avait au moins quarante ans de plus que la jeune femme. Malheureusement, malgré son âge plutôt avancé, il était plutôt musclé et j'avais peur en essayant de m'interposer entre l'homme et la jeune femme, de ne pas faire le poids et que celui-ci décide de m'agresser aussi. C'était, un horrible sentiment d'impuissance.

Au moment où l'homme décida de se coller encore plus à la jeune femme en la prenant par la taille, un homme d'environ trente ans, s'interposa entre les deux et poussa l'homme pour qu'il la lâche. Il plaça ensuite celle-ci derrière lui, en criant sur l'homme que les femmes ont le droit de s'habiller comme elles le veulent et que cela ne signifie pas que les hommes puissent les toucher. J'étais tout à fait d'accord avec lui et le remerciai intérieurement d'être intervenu. Il avait eu le courage que tous les autres personnes présentes dans ce bus n'avaient pas eu de s'interposer. En descendant du bus je m'en voulus de ne pas être intervenue et de m'être posé autant de questions. J'aurais aimé pouvoir revenir en arrière et aider cette jeune femme, victime d'une agression malgré elle.

Justine, 1<sup>ère</sup> 2

# Héroïne

C'était un matin, dans le tram. J'avais environ huit ans et j'allais dans Nantes, plus précisément à Commerce avec ma mère, ma sœur âgée de neuf ans et ma tante. A cette époque, je ne connaissais pas le danger que l'on pouvait rencontrer en prenant les transports, mais certes je n'étais qu'une enfant, mais je me rendais compte du danger en général. C'était également la première fois que je prenais les transports, et depuis j'ai peur de les prendre seule.

Nous étions assises dans les sièges à quatre places, je me trouvais en face de ma sœur et derrière elle, une jeune fille écoutait sa musique. D'un coup, un homme grand avec des cheveux longs, blancs et bouclés comme sa barbe s'est approché de la jeune fille. Il portait un manteau rouge mais il n'était pas très propre. J'avais vraiment le sentiment de stress lorsque je l'ai vu s'approcher de la jeune fille. Il s'est tout d'abord assis à côté d'elle mais, elle n'avait pas l'air à l'aise car elle s'est tout de suite collée à la fenêtre. Puis l'homme a commencé à lui parler, mais elle l'ignorait et avait peur dans son regard. J'ai remarqué qu'elle faisait des signes pour nous demander de l'aide mais personne ne réagissait.

J'ai tout de suite fait un signe à ma mère pour lui dire ce qui se passait, mais sa première réaction était de me dire : « Ne le regarde pas ». Elle savait ce qui se passait mais par peur, elle a préféré ne pas interpeller l'homme. Moi étant petite et curieuse, je continuais d'observer la scène même si ma mère me disait le contraire. Heureusement, une femme est venue pour demander à l'homme de partir car elle voyait que cette jeune fille était complètement effrayée. La femme s'est par la suite assise à côté de la jeune fille et a entamé une discussion avec elle. Elle est descendue au même arrêt que la jeune fille pour la rassurer.

L'acte de la femme a été héroïque à mes yeux, et cette histoire est vraie.

Gwladys, 1<sup>ère</sup> 1

## Un retour pas comme les autres.

Comme à chaque grandes vacances je pars en colonie de vacances. En août 2019, avant la pandémie du Covid-19, j'ai eu la chance de partir dans une colonie de vacances pendant seize jours, pour visiter le Canada et les États-Unis. Mais tout ne s'est pas passé comme prévu. Comme d'habitude, le point de rassemblement est à Paris. Donc habitant à Nantes, je prends l'avion et le métro seul, car les compagnies aériennes estiment qu'à partir de douze ans tu es autonome donc les organismes de colonies de vacances se disent s'il prend l'avion seul le métro n'est pas un problème, pour rejoindre le point de rendez-vous qui est généralement une gare ou un aéroport. J'atterrissais à Paris-Orly et le rassemblement était à Roissy Charles de Gaulle. A l'aller je prenais Orlyval puis le RER B qui traverse Paris. Mais au retour avec la longue attente entre le retour New-York Paris qui atterrissait à 8h et mon vol retour Paris-Nantes qui décollait à 21H. J'ai fait un tour dans Paris malgré ma fatigue due au décalage horaire et au long vol où j'avais très peu dormi. Donc j'ai pris le RER B pour aller dans le centre-ville, avec ma valise et mon sac de camping. Tout se passait bien, j'ai fait un petit tour à la tour Eiffel et au champs Élysées. J'ai mangé au fast-food puis j'ai repris le métro direction Paris-Orly. Mais le voyage a été plus mouvementé que prévu.

Tout d'abord je rentre dans le métro et quand à chaque fois on repère assez facilement les pickpockets, enfin, si on fait attention à ce qui nous entoure. Une femme se fait piquer son sac et deux personnes ont attrapé le voleur et récupéré le sac pour le rendre à cette dame, et par la suite remis le pickpocket à l'agent de sécurité qui surveillait la station qui les a remerciés. C'est un comportement qu'on voit de plus en plus dans le métro. Je n'étais ni choqué, ni angoissé. J'avais juste peur que ça m'arrive car même si je suis un grand sportif mon corps a certaines limites et là j'étais presque rendu au bout. Lors de ma correspondance je vois sur le quai d'en face deux groupes de six-sept personnes commencer à se disputer. J'espérais que mon métro arrive avant que cela dégénère mais malheureusement ils commencent à se battre, certaines personnes essayant d'intervenir, d'autres sortant de la station et certaines personnes comme moi restant immobiles à observer. Mon pouls commençait à s'accélérer, je sentais mon cœur battre à vive allure. Quand l'une des personnes tombe sur les rails. Je regardais l'affichage du métro et il affichait "suspendu". Je ne savais pas quoi faire. L'homme qui était tombé sur les rails est remonté sur le quai mais de mon côté, et trois autres personnes le rejoignirent et reprirent la bagarre. Je ne comprenais pas l'utilité de se battre. Un homme était allongé au sol après avoir été roué de coups : je le regardais. Paralysé je ne pouvais plus bouger, je m'imaginais déjà tous les pires scénarii. Est-ce que cet homme va mourir ? Quelqu'un va-t-il sortir un couteau ou une arme à feu ? Vais-je recevoir un coup, vais-je être blessé ? Que va-t-il se passer ? Si on m'attaque, suis-je assez fort pour me défendre ? Ma respiration devient de plus en plus forte. Je fais une crise d'angoisse. Des hommes de la sécurité arrivent mais trop peu nombreux. Il n'y avait plus vraiment de camps, tout le monde se battait avec tout le monde. Il y avait un énorme brouhaha. Certaines personnes étaient aussi en train de pleurer ou de paniquer. Mes oreilles sifflaient. Une jeune fille était là, toute seule, en train de pleurer au milieu de cette violence. Sans réfléchir je courus vers elle, je ne sais pas ce qui s'est passé dans ma tête, je respirais et j'avais plein d'énergie, j'ai pris la fillette dans bras et je me suis dirigé vers la sortie. Je n'entendais rien. J'ai couru juste vers la sortie avec cette jeune fille sans chercher ses parents. En sortant je croise une brigade de police. C'est à ce moment-là que j'ai repris mes esprits et que je savais ce que je devais faire. Une fois dehors, je me suis dirigé vers les secouristes. Je leur ai expliqué que j'avais trouvé cette jeune fille, qui était perdue au milieu de la *baston*. Quand une femme arriva en pleurant en criant : "Léa ! Léa tu es là." Elle fondit en larmes et les secouristes lui expliquèrent que c'était moi qui avais récupéré sa fille, elle me remercia. Je lui dit que c'était normal, et que toutes personnes sensées auraient fait la même chose. Le secouriste vérifia que j'allais bien et c'était le cas : cette action que je venais de réaliser m'avais totalement apaisé.

Je repartis vers le métro, en marchant, en espérant que la bagarre soit finie mais je me rendis compte que je n'avais plus aucune de mes affaires. J'avais juste mon portefeuille avec mon téléphone mais ma valise et mon sac étaient restés sur le quai. Dans ce sac il y avait mon passeport et mon billet retour. Mon apaisement n'aura pas duré très longtemps. Je me suis mis à courir le plus vite possible, je tapai mon meilleur sprint, je crois que je suis allé plus vite que lors de la compétition du mois dernier tellement je stressais pour mes affaires. Arrivé sur le quai, les policiers étaient en train d'emmener les derniers bagarreurs et rassemblaient toutes les affaires laissées sur le quai. Je dis à un des officiers de police que c'était mon sac et ma valise là derrière et il me répondit : "Avez-vous un moyen de prouver que ce sont vos affaires ?". Et là je me remercie d'être aussi prévoyant. Je sortis ma carte d'identité de mon portefeuille et je répondis : "Il y a mon passeport dans mon sac et le papier en cas de perte de passeport". Il vérifie et me rend mes affaires. J'attends ensuite vingt minutes avant que le métro n'arrive. J'avais failli louper l'enregistrement des bagages. Mais j'ai eu mon vol ! Une fois décollé, je m'endormis directement dû à la fatigue accumulée, à cet événement et au fait que je n'avais pas dormi depuis plus de vingt-quatre heures. Une hôtesse de l'air a dû me réveiller car je dormais toujours une fois l'avion atterri.

## Un soir de décembre

Un soir d'hiver avec un froid glacial. Il est 18h. Assise tout au fond du bus, seule, montée au premier arrêt et direction La Chapelle Launay, le dernier. Un silence mort s'installe mais je me sens bien, dans mes pensées avec mes écouteurs et dans le noir. Effectivement ce soir-là le chauffeur décide de ne pas allumer les lumières du bus.

Quelques arrêts plus tard, une foule de personnes entre à l'intérieur. Un homme assez âgé s'assit devant moi en me fixant, vêtu de noir. Capuche et masque, je n'arrive pas très bien à le distinguer. Distraite par ma musique, je ne m'en préoccupe pas trop. Puis le trajet continue et d'un coup cet homme se lève et vient s'asseoir à côté de moi. Des dizaines de places étaient libres, pourquoi venir ici ? à côté de moi ? Je ne le sentais pas... Une petite peur pénètre en moi. Je continue de faire ce que je fais et augmente ma musique.

Et voilà c'était arrivé, cet homme me fait un signe et touchant mon l'épaule. Je baisse ma musique et écoute ce qu'il a me dire.

- Bonsoir mademoiselle, votre jupe est très belle, elle vous va à ravir, dit-il d'une voix grave.

Je ne réponds pas, mais inquiète je laisse ma musique basse pour rester attentive. Tout d'un coup, je me crispe, des milliards de pensées me hantent sans savoir quoi faire, je suis traumatisée. Il vient de mettre sa main sur ma jambe. Impuissante et dévastée je ne réagis pas et ne dis rien. J'ai peur. Il continue de me caresser et essaye de coulisser sa main. Mais une pulsion me vient et je me dépêche vite de croiser mes jambes.

Pétrifiée, impossible de vous décrire ce que je ressens à ce moment précis. Le temps passe... Un arrêt avant que je descende, je lui demande de se lever pour pouvoir m'en aller ; il accepte en me disant « Bien sûr ma belle demoiselle ». Je tremble, va-t-il me suivre ? faut-il que je parle ? ou même que je crie ? Je suis perdue et envahie par le stress mais ne dis rien et reste silencieuse. Il me suit jusqu'à la porte automatique et descend avec moi. Je suis prête à appeler mes parents mais j'entends sa voix me disant « A bientôt mademoiselle ». Je souffle et me mets à courir le plus vite possible. Il était parti. Je rentre chez moi avec un mal de ventre qui m'avait envahie, je regrettais... Regrettais de ne rien avoir dit mais par peur que tout dégénère ; c'était sûrement la meilleure des solutions. J'ai été spectatrice de cette scène sans que je ne dise un mot, je me remets alors en question. Peut-être que le fait de n'avoir rien dit, lui laisse penser que j'étais d'accord ? Quelle idiote !

Chloé,<sup>1</sup><sup>ère</sup> 2

## Handicap et discrimination

Début d'année 2021, 17h30. Je quitte la salle de cours dans laquelle j'ai assisté à l'option d'innovation technologique. À la fin de cette journée du jeudi qui m'est apparue comme interminable, je peux enfin rentrer chez moi. En passant par ce boulevard que j'emprunte quotidiennement, je me rends à l'arrêt de bus Monge Chauvinière qui porte le nom de mon lycée. Vêtu de ma doudoune et avec ma paire d'écouteurs aux oreilles, je patiente quelques minutes jusqu'à apercevoir au loin le bus de la ligne 96. Plusieurs personnes, sûrement des résidents du quartier, l'attendent avec moi dont une qui est en fauteuil roulant. Le bus ralentit, s'arrête et ouvre ses portes. Je monte et valide mon titre de transport en saluant le chauffeur d'un hochement de tête.

Installé sur une place assise je m'apprête à poser la tête contre la vitre pour me reposer mais je remarque une discussion inhabituelle entre un voyageur et le conducteur. Ce voyageur c'est l'accompagnateur de la personne en fauteuil roulant qui demande au chauffeur d'abaisser la rampe située à l'arrière du bus pour permettre l'accès à son amie. Le chauffeur confirme qu'il va l'abaisser et referme la porte avant du bus. Il détourne le regard et démarre sans exécuter l'action qui lui a été demandée. Confus sur le moment je saisis quelques secondes plus tard l'importance de la scène choquante qui vient de se dérouler. Le chauffeur vient de refuser l'accès aux transports à cette personne car elle est en situation de handicap.

Éloigné de l'action par la distance, ma musique et la fatigue, j'ai eu l'impression de vivre cette scène en tant que spectateur. Ma réaction peut être qualifiée de passive. En effet je n'ai eu ni la force ni le courage de réagir. Quelques voyageurs eux aussi indignés de la scène ont interpellé le chauffeur sur le comportement honteux et discriminatoire qu'il a adopté. Celui-ci a fait semblant de ne pas comprendre les reproches des passagers. J'ai ressenti de la honte pour ce passager qui n'a pas pu entrer dans le bus et j'ai ressenti de la fierté envers ces voyageurs qui ont décidé de réagir concernant ce comportement qui n'a pas sa place dans notre société et qui ne doit être ignoré.

## La troisième main

C'était en 2020, j'étais dans le train avec deux amis, nous allions pour le nouvel an chez un autre ami, qui devait nous héberger. Nous devions nous retrouver chez lui, à Paris. Dans ce train, je fus témoin d'une étrange scène.

Une jeune femme assise en diagonale de ma place faisait une moue gênée, mais je n'y prêtais guère attention. Elle avait à côté d'elle un homme d'âge moyen, qui ne bougeait pas, ne faisant rien. Elle posait ses mains sur ses genoux, et changeait souvent de place, le wagon étant pratiquement vide. Et l'homme la suivait. C'est au bout d'un certain temps que je me rendis compte qu'elle avait une main en trop sur ses cuisses, et que cette troisième main appartenait à cet homme, et qu'il la suivait lentement pour se rasseoir à côté d'elle et apposer sa main qui avait l'air de la mettre si mal à l'aise.

Je le fit remarquer à mes amis, j'étais attristé par cette scène et par ce manque de respect, mais j'ai aussi ressenti une profonde amertume envers cet homme, qui n'avait pas de respect.

La jeune femme changea une énième fois de place, et, profitant de cette occasion, nous nous assîmes à côté d'elle et lui demandâmes si elle souhaitait que l'on reste assis avec elle jusqu'à sa station, elle acquiesça et eut l'air un peu soulagé. Et nous restâmes comme cela jusque qu'à la fin du trajet.

De nombreuses personnes n'auraient sûrement rien fait, pas peur ou par manque de conviction, convaincues que leurs actions ne pourraient être que néfaste ou sans grande utilité, pour elle ou pour la victime.

Paul, 1<sup>ère</sup> 2

## Pris au piège

On était le 25 octobre, je rentrais du lycée avec un ami, comme à notre habitude, nous prenions le métro. Par chance ce jour-là nous avons fini plus tôt et par conséquent la rame de métro n'était pas très remplie. Nous nous sommes installés sur des sièges face à la sortie, les portes étaient en train de se fermer lorsque deux filles se sont précipitées dans la rame accompagnées de deux gros chiens. Elles avaient l'air affolé mais je me dis sur le moment que c'était juste car elles avaient failli louper leur métro. Cependant leurs deux chiens étaient complètement excités et paraissaient en colère, ces filles essayaient de les calmer en vain.

C'est alors que tout d'un coup je vis un projectile jeté par la fenêtre traverser la rame. Le métro commença à démarrer et du gaz lacrymogène sortit de cet objet. En quelques secondes, toute la rame se remplit de gaz, mon ami se mit à pleurer à cause du gaz lacrymogène. Je vis aussi au fond du wagon une dame en train de faire un malaise. Je me mis à paniquer, je ne savais pas comment réagir. Je regardai les deux filles et vis qu'elles ne paraissaient pas très surprises de cette attaque, je compris qu'elles avaient un lien avec cet acte. Cependant je préfèrai me focaliser sur ma santé et celle de mon ami, je commençai à avoir du mal à respirer et mon ami continuait de pleurer. Le gaz rentrait dans mes poumons et me brûlait la gorge je commençais à paniquer. A ce moment-là, quelqu'un tira le levier d'arrêt d'urgence et le métro se stoppa entre deux stations. Cependant on ne pouvait pas sortir du métro cela aurait été trop dangereux et on ne pouvait pas non plus ouvrir les fenêtres car elles étaient bloquées. Nous sommes restés seulement cinq minutes enfermés dans le wagon mais j'ai eu l'impression d'y avoir passé quinze minutes. C'est seulement après ces cinq minutes que les portes s'ouvrirent pour laisser le gaz s'en aller.

Lorsque nous sommes arrivés à la station suivante, des pompiers et des policiers nous attendaient, mon ami avait enfin arrêté de pleurer, les pompiers se sont occupés des personnes en besoin d'aide. Ce jour-là j'ai eu une des plus grandes frayeurs qu'il m'ait jamais été donné d'avoir.

Baptiste, 1<sup>ère</sup> 2

## Sidération

C'était un soir d'octobre. Je rentrais comme à mon habitude du lycée. Ce qu'il faut savoir, c'est que pour rentrer chez moi, j'ai le choix entre trois bus qui desservent l'arrêt Beauséjour : le 59, le 96 ou le C20. Ce jour-là, je suis montée dans le 96. Habituellement, je fais le trajet avec Marie, une amie qui habite également proche de Beauséjour. Mais ce soir-là, elle finissait plus tôt. J'ai donc pris le bus seule sans rencontrer le moindre problème... Jusqu'à ce qu'arrive le moment de descendre.

Assez déprimée et stressée par les cours, je n'étais pas en capacité de bien assimiler ce qui allait se produire dans les minutes à venir.

Devant le 96 stationnait un autre bus, le C20. Il faisait descendre et prenait d'autres passagers. Lorsque je suis descendue, mes écouteurs aux oreilles, j'ai vu au loin deux hommes sortant de ce même bus. L'un était grand, fin, la vingtaine, habillé en survêtement, cheveux châtons, avec l'air furieux. L'autre était petit, rondouillard, habillé en chemise et pantalon, la quarantaine d'années. Il avait quant à lui l'air apeuré. Je les voyais s'énerver, le ton montait très rapidement entre les deux protagonistes. Le jeune hurlait des insultes en direction de l'autre, une grande tension régnait. On sentait monter la violence. Je me suis tout de même mise à avancer pensant rentrer chez moi comme si de rien n'était. Je ne connaissais pas encore la raison de ce conflit.

Devant moi un autre homme marchait en direction des deux autres, je l'observais pensant qu'il allait certainement s'interposer, essayer de calmer le jeu. Or cela n'a pas été le cas. Il a continué son chemin, les a doublés sans même un regard. J'ai fini par me rapprocher des deux hommes. Voyant le conflit dégénérer, je me suis arrêtée. J'ai vu le jeune agripper le plus âgé par le col, le gifler, puis le plaquer contre le bus. Il lui criait dessus, l'insultait de « connard ». La scène était d'une violence choquante. On pouvait lire de la peur sur le visage du plus vieux. Il essayait de la cacher en tenant tête à son adversaire. Comme s'il ne voulait pas paraître soumis face à lui. Lui seul essayait de calmer le jeu. A ce moment-là, j'ai ressenti une certaine pitié pour lui. Je suis parvenue à saisir quelques bribes de phrase. Il y avait comme une différence de traitement entre les deux, l'un le tutoyait, l'autre le vouvoyait : « Tu me dis pas ce que je dois faire connard ! », « Je vous demande juste de mettre votre masque monsieur... Rien de plus » « Ta gueule ! T'es pas ma mère ».

Je regardais autour de moi. D'autres personnes s'étaient arrêtées pour observer la scène mais personne ne réagissait. Personne ne semblait bouger. Étaient-ils indifférents à ce qui se passait sous leurs yeux ? Tétanisés par la peur ? Ou alors comme moi, perplexes devant la situation ?

Pour moi, le jeune a eu une réaction disproportionnée, réagir si violemment pour une remarque si futile. J'ai trouvé cela exaspérant.

Une jeune femme descendant du bus a fini par intervenir. Elle semblait connaître le jeune homme, cela devait être sa copine ou sa sœur. Elle l'a tiré par le bras en l'implorant de se calmer. Le jeune a fini par le lâcher. Le couple est remonté dans le bus. Et le quarantenaire est parti.

J'ai moi-même continué mon chemin et je suis rentrée chez moi. Ne me sentant pas concernée par ce conflit masculin, j'ai quand même été choquée par la scène au point d'en parler à ma meilleure amie, Marie.

Jeanne, 1<sup>ère</sup> 1

## En fauteuil

J'étais dans le tram à Nantes, c'était la fin de l'été. J'allais en ville avec Alice pour faire un peu de shopping et prendre l'air. C'était le début de l'après-midi, il faisait assez chaud. Nous étions assises l'une en face de l'autre sur des places de quatre ; derrière nous, un vieil homme debout avec son caddie et des sacs. Il était déjà dans le tram lorsque nous sommes arrivées. Il était peut-être un peu alcoolisé, et n'arrêtait pas de parler fort. Il parlait, surtout à une enfant qui était dans sa poussette à côté de sa mère. Sa mère ne réagissait pas vraiment et ignorait plutôt cet homme mais l'homme continuait de parler fort et de gesticuler dans le tram.

En arrivant petit à petit dans le centre-ville, à l'arrêt SAINT-FELIX, un autre homme en béquilles monte dans le tram et râle un peu du fait de la présence de l'autre homme qui ne lui laisse pas assez de place à cause de son caddie et de ses sacs. Les deux hommes bougonnent chacun de leur côté. A l'arrêt suivant, un homme en fauteuil roulant arrive. Il a une jambe dans le plâtre. Lui, aussi, commence à râler envers les deux autres qui ne se poussent pas assez pour qu'il se place confortablement dans le tram. L'ambiance est un peu tendue par cette situation qui paraît improbable. Alice et moi décidons d'arrêter de parler pour laisser place à la gêne de ce moment. Le malaise que créent ces trois personnages est assez déstabilisant mais la plupart des gens, dans ce tram, les ignorent et se disent, sûrement, que cette scène se finira bientôt et que ce ne sera qu'un détail de leur journée. Arrêt 50 OTAGES, l'homme en fauteuil roulant décide de sortir. Les deux autres hommes essaient de le laisser passer tant bien que mal. L'homme arrive finalement aux portes de sortie mais son fauteuil roulant glisse sur une bouteille ou un déchet et le renverse sur le dos.

L'homme par terre, des passants dans la rue accourent pour venir l'aider à se relever. L'homme de nouveau sur ses roues décide de partir en s'énervant sur les passants et les deux hommes du tram. Dans le tram, tout le monde s'est tu, même l'homme qui parlait fort, choqués par la violence de la chute de cet homme déjà en difficulté et tendu par la situation précédente. A ce moment-là, il m'a semblé normal que des gens réagissent. Je pense, du moins j'espère que dans ce genre de circonstances, personne ne laisserait un homme dans une telle détresse. Je ne sais pas si d'un point de vue physique j'aurais été capable de le relever mais j'aurais fait en sorte que des gens puissent le faire. Face à cette chute, de l'empathie pour cet homme était le premier sentiment qui me venait. L'homme déjà parti assez loin, le tram referme ces portes et continue son trajet.

Marion, 1<sup>ère</sup> 1

## C'était un jeudi...

C'était un jour de semaine. Un jeudi. Je rentrais du lycée après un cours d'histoire géographique dans lequel le professeur nous avait expliqué les premiers événements révolutionnaires français en 1789. Le jeudi était le seul jour où je rentrais chez moi seul sans mes amis à cause de la garde alternée. J'étais seul un soir d'été vers mon arrêt de bus. Je scrutais les bâtiments et les gens dans la rue en ne pensant à rien. Je marchais simplement sans me poser de question. Je semblais ailleurs dans mes pensées. Après seulement 5 minutes de marche, je m'assis sur un banc près de l'arrêt de bus. J'attendais le dernier voyage pour me retrouver chez moi. Avec moi, près de l'abri, il y avait deux filles de mon âge qui ne se connaissaient pas. Une semblait accrochée par la conversion de son téléphone, et l'autre le regard dans le vide avec des écouteurs sur les oreilles et la musique tellement fort que je pouvais l'entendre. Il n'a fallu que peu de temps d'attente pour voir le bus au loin. Au même moment, une dame d'une soixantaine d'années, rousse aux cheveux court, ronde, arriva à l'arrêt. Elle avait un visage peu commode et fermé, vêtue d'un simple t-shirt rouge et d'un pantalon noir, son sac à main accroché à l'épaule. Enfin, le bus arriva. Les portes à l'avant s'ouvrirent, je montai suivi de la fille aux écouteurs et de la vieille dame. Le bus était tellement plein que quelqu'un devait peut-être descendre. Des dizaines d'yeux nous fixaient, attendant de savoir qui devrait sortir. Je fis un rapide coup d'œil et vis quatre places. Le nombre parfait. La fille devant s'assit à côté d'un homme en costume avec un casque sur les oreilles fixant l'horizon, la joue collée contre la vitre. J'en fis de même plus loin. La deuxième fille s'assit encore plus loin. Et la dame fut la dernière à s'avancer.

Elle vit une place au fond. Elle avait une manière de se déplacer comme si chaque effort était insupportable. Elle s'approcha de la place mais elle regarda, avant de s'asseoir, la personne qui allait être son voisin de siège pour le trajet à venir. Une femme à la peau noire. Je l'entendis hurler au fond du bus : « Oh non ! j'vais pas m'asseoir ici ». Je me retournai comme la plupart des gens dans le bus. « Je peux pas » criait-elle. Au début, je ne comprenais pas car je ne voyais pas pourquoi elle ne voulait pas s'asseoir. Puis j'ai compris. J'étais choqué et tétanisé. Comment cela peut se produire encore de nos jours ? C'était incompréhensible. Elle continuait à aboyer : « Y'a pas une autre place ? j'veux pas m'asseoir à côté de ça ». Elle retourna vers quelqu'un au hasard et dit : « Tu veux venir là ? On échange nos places ? ». Elle semblait de ne pas vouloir abandonner. Il y avait une partie de moi qui voulait y aller mais une autre qui me disait que quelqu'un allait le faire, et je ne suis qu'un simple étudiant en seconde. Tout le monde se regardait et attendait que quelqu'un y aille. Même le conducteur était incapable de dire ou de faire quelque chose. Puis elle finit par dire : « Si personne veut s'asseoir à côté de cette nègre, moi j'descends. » J'étais plus que choqué. Je trouvais ça horrible mais je n'arrivais pas à bouger. J'étais frustré. « Je veux descendre ! » dit-elle en regardant le conducteur. Il appuya sur un bouton et les portes de l'arrière s'ouvrirent. Elle partit en marmonnant des choses.

Le bus finit par repartir. Tout le monde était sous le choc. Je m'attendais à ce que quelqu'un intervienne, comme tout le monde. Personne n'a réagi. Le fait que personne ne réagisse me marqua, mais je comprenais car moi-même je n'ai pas levé le petit doigt. Sur tout le trajet, tout le monde semblait subjugué.

## Un tramway, une bagarre et ma lâcheté...

Ligne 2 vers Commerce, seule avec mes écouteurs, je me rends au travail. Il est tôt le matin, 7 heures à peu près, et je repère dans le tramway deux types de personnes : ceux qui vont commencer leur journée et ceux qui vont finir leur nuit. Je m'assois derrière un homme d'une trentaine d'années, il porte un bonnet gris et semble être du premier type. Un autre homme passe derrière moi et va s'installer à côté de lui. Celui-ci semble être du deuxième type : il porte des longues dreadlocks attachées en queue de cheval, et, rien qu'avec son odeur, tout le tramway sait que sa nuit a été alcoolisée.

Entendant l'homme aux dreadlocks commencer à parler au premier et sachant pertinemment qu'ils ne se connaissent pas je baisse mon son par curiosité.

- T'as du feu ?

- Non.

- Arrête de faire l'inaccessible, passe du feu.

L'homme au bonnet se raidit mais sans peur.

- Non, je t'ai dit que j'en ai pas.

Le ton s'échauffe ; insultes et affronts fusent du côté des dreadlocks. J'observe la scène sidérée, je n'ai rien à voir avec leur histoire mais j'ai peur. Jusqu'à la provocation de trop : l'homme au bonnet très calme depuis le début se lève et son poing s'envole vers la joue de son rival, ce qui propulse ce dernier hors de son siège, sur le passage du milieu. L'alcool fait bien des ravages, cependant même s'il l'avait voulu il n'aurait pas pu se relever car l'homme au bonnet est assis à califourchon sur lui et n'arrête pas de le cogner. Je comprends que le frappé a provoqué la mauvaise personne car le frappeur est en très bonne condition physique, il frappe comme un boxeur et ne semble ne pas vouloir s'arrêter comme s'il était sur un ring. Peu importe tous les scénarios que je m'imagine pour m'interposer, je suis clouée sur place, dans l'incapacité de bouger ou même de crier, à regarder un homme prendre sa raclée de l'année.

L'homme au bonnet ne s'arrête pas et l'homme aux dreadlocks commence à trop saigner du nez lorsqu'une femme noire d'une cinquantaine d'années qui était assise à l'arrière s'approche dangereusement de la bagarre. Elle a le visage fatigué et semble exaspérée par la situation. Calmement, elle pose sa main sur l'épaule de l'homme au bonnet.

- Monsieur, arrêtez s'il-vous-plaît ; la police au prochain arrêt va stopper le tram et je vais être en retard au travail.

L'homme au bonnet s'arrêta soudain comme s'il prenait conscience de son acte. A ce moment-là, j'ai compris que mon manque de courage était problématique car de simples paroles comme les avait prononcées cette dame auraient tout arrangé. Si j'avais su que ce serait aussi facile, je l'aurais peut-être fait moi-même.

## Quand les portes se sont refermées

Il fait nuit, c'est un soir d'hiver qui s'annonce banal, et je suis impatiente de rentrer des cours pour me mettre bien au chaud chez moi. J'attends à l'arrêt de bus, devant le collège, seule comme souvent à ce moment de la journée, car aucun de mes amis n'habite sur la même ligne de bus que moi. J'observe les gens autour et la nuit qui commence à tomber, colorant le ciel de traînées, dont les tons sont roses et violets. Beaucoup d'élèves, comme moi, attendent ; la plupart s'amuse en petit comité pour faire passer le temps.

Lorsque le bus arrive enfin, nous sommes tellement à vouloir entrer dans le bus que je me faufile difficilement. Une fois entrée dans le bus, je m'aperçois que de nombreux élèves n'y parviennent pas par manque de place. C'est là que je vois la chauffeuse appuyer sur le bouton pour fermer les portes. Celles-ci se referment alors sur une petite fille, qui venait sûrement de l'école primaire à côté et qui essayait de rentrer. Son cartable se retrouve coincé entre les portes, l'empêchant d'avancer. Je me dis que la dame va rouvrir les portes et que tout va rentrer dans l'ordre, mais à la place, elle ne fait rien. Un moment de silence s'installe dans le bus, tous regardant la fillette coincée. Cette dernière, qui regarde l'horrible chauffeuse depuis le début, essaye pour la énième fois de se retirer de son emprisonnement. C'est alors que je ressens une immense pitié pour elle, incapable de faire le moindre geste ou de parler à la conductrice. Le temps semble suspendu pendant quelques secondes, qui paraissent des minutes entières...

Personne ne semble bouger ni faire quoique ce soit pour aider cette malheureuse enfant... Jusqu'à ce que la chauffeuse choisisse enfin de la libérer de ses fichues portes et de refermer, cette fois, bien derrière elle. La petite fille a alors l'air soulagée, bien qu'encore sous le choc. Les gens recommencent petit à petit à parler et le bus démarre finalement. L'absence de réaction me paralyse : pourquoi personne n'a rien dit ? Pourquoi personne n'a eu le courage de parler à la chauffeuse ? Pourquoi, nous qui étions tous spectateurs de la scène ne sommes pas devenus acteurs héroïques ? On a tous eu pitié d'elle, mais personne n'a rien dit...y compris moi ! Pourquoi ?? Par simple manque de confiance ? De courage ? Parce que nous sommes tous des jeunes censés respecter les personnes adultes comme cette conductrice ? Oser défendre des plus jeunes même contre des adultes n'est-il pas en notre pouvoir ? Mon manque de courage me sidère et ne m'a pas permis, comme dans les livres et les films, de me rendre vaillant et fier de moi-même. Une déception liée à une simple peur, une absence de bon sens qui aurait dû être instinctif.

Lisa, 1<sup>ère</sup> 1

## L'union fait la force

C'était un soir d'automne, lorsque le soleil laissait place à l'obscurité et que les étoiles nous illuminaient. Le zéphyr emportait avec lui les couleurs d'automne éclatantes des arbres. Je voyais les gens dans les cafés prenant leurs boissons chaudes pour se soulager du froid. Nous étions le 20 novembre et il était 18 h 27, je me dirigeais vers mon arrêt de bus habituel pour rentrer chez moi après ma dure journée. J'attendais, les mains dans les poches, le regard rêveur, l'arrivée de mon bus. Lorsqu'il approcha, j'y rentrai et m'y installai en me trouvant une place près d'une fenêtre. Pendant qu'il roulait, j'observais les passants se dépêchant de rentrer chez eux, les voitures qui klaxonnaient à tout va ; les lampadaires illuminaient les trottoirs attirant les papillons de nuit. Tout était comme d'habitude, mais cette routine allait prendre vite fin au moment où je vis une certaine personne monter à bord du bus.

La venue de cette personne était tout sauf un bon présage, je commençais à m'inquiéter, des frissons longeaient tout mon corps, des sueurs froides coulaient sur mon visage, je me crispais de tout mon être. J'évitais de croiser son regard et je m'enfonçais dans mon siège le plus possible de peur qu'il me remarque. Cette personne était un individu agressif et malveillant ; il avait anéanti une partie de ma vie et peut-être celles d'autres personnes. Enfin bref, je pensais ne plus revoir ce personnage. Je jetais un rapide coup d'œil dans sa direction et je le vis en train de tourmenter une jeune fille au regard apeuré. À ce moment-là, je me vis, plusieurs années auparavant, à la place de cette jeune fille, le jour où le cauchemar avait commencé, le jour où je ne voulais plus sortir de chez moi, le jour où l'envie de vivre s'évadait comme un oiseau. Des souvenirs surgissaient comme un tigre affamé. Après avoir retrouvé mes esprits, j'observais les gens autour, personne ne prêtait attention ou plutôt ignorait le plus possible cet événement. D'autres regardaient la scène avec inquiétude mais ne bougeaient pas d'un pouce. J'étais sidérée, c'était comme autrefois, personne n'a rien fait, personne n'a rien dit et tout cela avait brisé ma vie. Je ne pouvais pas rester les bras croisés, cette jeune fille ne méritait en aucun cas le châtiment que j'avais reçu auparavant. Je ne voulais pas qu'une autre vie soit brisée à cause d'un être pareil. Malgré ma peur et ma frayeur, je pris mon courage à deux mains et décidai d'intervenir et de stopper les faits.

L'adrénaline coula dans mes veines, je me levai brusquement et je me dirigeai vers eux à grands pas et je criai : « DÉGAGE DE LÀ ! LAISSE-LA TRANQUILLE ! » Mon cœur battait à cent à l'heure, je me suis mise entre lui et la jeune fille qui commençait à verser des larmes. Je dressais mon regard droit dans ses yeux, je le vis d'abord choqué de mon action puis ensuite je compris qu'il m'avait reconnue car il avait au coin des lèvres un sourire inexplicable, un mince sourire orgueilleux et acquiesçant. Il y eut un long silence dans le bus, tout le monde nous fixait et nous dévisageait, la jeune fille me regardait comme une héroïne et moi, j'étais paralysée par ce qui allait se passer par la suite, le temps était comme figé. Tout à coup, une femme âgée se leva à son tour et prit la parole : « Monsieur, veuillez arrêter d'embêter cette jeune fille sinon j'appelle la police ». Un autre moment de silence apparut et par la suite, d'autres personnes se levèrent et commencèrent, tour à tour, à injurier le malfaiteur en question qui ne savait plus où se mettre à présent. Je continuais à le regarder droit dans les yeux avec fureur, les rôles étaient inversés, ma vengeance tant rêvée se réalisa. Il me fixa à son tour, le regard noir, se pinça les lèvres puis ensuite jeta un dernier regard vers la jeune fille qui sursauta et se cacha derrière moi. Le bus s'arrêta, les portes s'ouvrirent, l'homme s'enfuit tel un chien battu pour ensuite se mêler à la foule et disparaître, les portes se refermèrent puis le bus continua son trajet. Des applaudissements commencèrent à résonner dans le bus, la jeune fille me remercia du plus profond de son cœur et moi j'avais réussi à faire face à mon passé.

Comme un proverbe le dit : « L'union fait la force ». J'avais appris ce jour-là que pour soigner mes blessures, je devais avoir le courage de les regarder en face.

## Les mains sales

En 2020, il y a un an, après le premier confinement, je me rendais à Nantes, en tram, seule, pour rejoindre des amis à Place du Cirque. Le tram n'était pas particulièrement plein, mais il y avait du monde autour.

Un homme, 30 ans à peu près, monte dans le tram. Au début tout allait bien jusqu'à ce que...

L'homme a commencé par simplement s'asseoir à côté de moi alors qu'il y avait plein d'autres places ailleurs. Mais je n'y ai pas prêté attention. Ensuite sa main s'est déplacée vers mon genou où elle s'est posée. Je l'ai directement enlevée en le regardant avec des yeux d'incompréhension qui en disaient long sur ce que je pensais. Il aurait pu s'arrêter là mais il m'a demandé mon numéro de téléphone. J'ai évidemment refusé, je n'ai pas pensé aux conséquences de ma réponse plutôt agressive. Il a insisté, alors je me suis énervée et lui ai donné mon âge, comme pour lui dire que ce qu'il était en train de faire n'était pas très légal. Mais il n'en a rien eu à faire et m'a demandé cette fois un de mes réseaux sociaux, en se disant sûrement que cela pouvait changer quelque chose ; sans lui donner de réponses je me suis déplacée vers une autre place dans un autre wagon en espérant qu'il ne me suivrait pas. Je sentais au loin son regard sur moi, je sentais que le moindre pas que je faisais en dehors de ce tram entraînerait une réaction de sa part.

Quelques minutes plus tard, le tram arrive à mon arrêt. Je suis pétrifiée, mais trouve le courage de me lever et de sortir. Je jette un dernier regard en sa direction comme pour me rassurer, m'assurer qu'il ne se lève pas. Mais je ne le trouve pas, je suis tout à coup soulagée, mais c'est de courte durée, il est déjà dehors. Il me demande une dernière fois mon numéro en me souriant. Je réponds froidement non et un frisson me traverse la colonne. Je me retourne pour m'en aller, et j'entends plusieurs insultes sortir de sa bouche dans ma direction, je me retourne, il s'éloigne dans la direction opposée à travers la foule.

Très choquée, je suis soulagée et m'en vais rejoindre mes amis. Je prends la décision de ne rien dire, alors je cache ça dans ma tête et oublie.

Au début je n'avais pas compris, J'ai commencé par être extrêmement choquée de la situation, je pensais qu'à mon âge, cela ne pouvait pas m'arriver. Ensuite j'ai été énervée qu'un homme deux fois plus âgé que moi m'agresse devant du monde dans un transport en commun. Dans le tram j'ai cherché du regard des passagers, mais aucun n'a réagi. Quand je suis descendue du tram, j'ai éprouvé une peur que je n'avais jamais ressentie avant. Une peur indescriptible, la peur d'être suivie, la peur d'être encore plus agressée dans la rue. J'ai été un peu perturbée par le fait que personne ne réagisse alors que j'ai remarqué que du monde dans le tram avait vu.

Néanmoins, avant que je ne parte une femme est venue me voir et m'a demandé si j'allais bien, elle s'est excusée de ne pas avoir réagi.

## Cris

*Cette histoire est tiré de faits pas du tout réels*

Il était 7H00 ou 6H49 je ne me souviens pas. Les paupières de tous les passagers étaient aussi lourdes que mon sac, le bus avançait trop vite pour pouvoir s'endormir et trop lentement pour ne pas être tenté de le faire. J'étais debout, contre les parois métalliques du véhicule. Il y avait en face de moi deux personnes, un homme et une femme ; l'homme portait une un sweat à capuche noire, seule la partie inférieure de son visage était visible, il tremblait légèrement, mettait, comme une sorte de tic, frénétiquement sa main droite dans sa poche sans rien en sortir et semblait marmonner quelque chose mais cela était inaudible à cette distance, il était très grand et ses actions commençaient à me mettre légèrement mal à l'aise. Quant à la femme, elle portait un grand manteau qui lui arrivait quasiment aux chevilles, elle semblait fusionner avec ce dernier, son cou était emmitouflé dans sa moumoute, ses yeux étaient clos et elle se berçait toute seule en oscillant de gauche à droite. Ce ne fut qu'après plusieurs minutes que les tremblements de l'homme commencèrent à s'amplifier fortement, sa bouche bougeait de plus en plus vite. Je sentais que quelque chose clochait mais à cause de la fatigue je restais oisif face à la situation.

Quand soudain, l'homme se mit à crier de toute ses forces pendant ce qui m'a paru être les secondes les plus longues de ma vie. Après cet effroyable hurlement, l'homme se tourna vers la femme, mit la main dans sa poche et en sortit un couteau. Il saisit la femme par la gorge et plaça la lame au niveau de son cou, elle ne réagit pas, ne cria pas, ne bougea pas, elle ne fit que regarder un par un les passagers du bus. Je sentais dans son visage de la détresse, mais la peur et l'incompréhension me tétanisèrent. Tout s'était enchaîné si vite, cet homme était passé de mystère à danger dans ma tête, mon esprit me disait de fuir et mon corps d'agir. Le visage de cette femme qui ne demandait rien d'autre que de l'aide et la lame argentée qui luisait doucement sous les lumières du bus m'emplissaient d'une fade détermination. Le temps s'était arrêté, chaque seconde équivalait à une infinité d'année lumières. Mon regard seul fonctionnait, je voyais la bouche de l'homme armé s'ouvrir et se fermer avec violence, des filaments de bave en sortaient, sa pomme d'Adam vibrait fortement mais rien, pas un son, pas un bruit, pas un murmure.

C'est dans ce vacarme silencieux qu'un homme se leva, il avait environ une trentaine d'années, il semblait extrêmement grand et fort. Il s'avançait d'un pas ferme vers le malotru, ce dernier recula en rapprochant le couteau de la femme. Cela ne fit absolument pas vaciller l'homme, il continua d'avancer vers le dissident. Soudain, il bondit sur le malfrat et l'otage, saisit le couteau, le jeta au fond du bus et commença à crier. Ses cris n'étaient autres que des appels à l'aide mais cela était différent de ceux de la femme, ils étaient emplis d'espoir. Mon sang n'a fait qu'un tour, j'accourus à la rescousse. Je saisis la femme et l'extirpai des griffes du vilain. Les autres vinrent pour reconforter la femme et aider à neutraliser l'homme capuchonné. Quant à moi je restai sur le côté en essayant de remettre en ordre tous les événements s'étant déroulés. Nous restâmes là en attendant l'arrivée des forces de l'ordre pour qu'ils embarquent l'homme, la femme repartit avec la police pour bénéficier d'une aide psychologique. Elle prit avant de partir le temps, en sanglotant, de tous nous remercier pour notre aide. Après plusieurs minutes, le bus repartit, le jour commençait à se lever. Nous regardâmes tous à l'horizon avec un grand sentiment de soulagement en espérant que cela n'arriverait plus jamais.

## Souvenir...

Comme chaque jeudi soir, je prends le bus, bien que bondé, pour rentrer chez moi. Je retrouve parmi les têtes qui dépassent des sièges, des visages qui me sont familiers. Il m'est aisé de deviner quelles personnes descendent à quels arrêts. J'ai l'impression de connaître l'intégralité des personnes bien que certaines me soient étrangères. Les places sont étroites mais je suis chargée de plusieurs sacs, alors je les tiens sur mes genoux afin qu'ils ne tombent pas. Un homme peine à quelques places de moi à se restreindre à sa seule place. Ce trajet m'est si familier que je pense pouvoir nous situer rien qu'au balancement du bus et aux mouvements des têtes. Habituellement sans problèmes et d'un calme révélateur de la fatigue de tous les passagers, le trajet ne se déroula cette fois pourtant pas comme il avait l'habitude de le faire.

Alors que je me perds dans le vague des paysages devant lesquels je passe chaque jour, un bruit lointain me parvint. Il me ramène sur terre et ressemble à un râle agacé, je retire aussitôt un écouteur, inquiète, et regarde sa provenance grâce à tous les regards qui convergent vers deux hommes. L'un est levé, tête courbée à cause de la relative hauteur du bus tandis que l'autre est confus, il s'agit de l'homme trop enveloppé pour tenir sur une seule place. Je prends peur lorsque le premier homme, mal rasé, sort une flopée d'insultes à celui qui dépassait sur sa place. Je ne sais d'abord comment réagir, puis mon seul réflexe est de m'accrocher à mon sac comme s'il allait le voler et que son contenu était mon intégrité. Pendant ce temps, le pauvre homme se voit menacé de violences s'il continue d'empiéter l'espace de l'autre, qui n'en démord pas et continue de s'énerver ! Et les passagers qui ne font rien, ils sont pourtant si près d'eux, pourquoi ils ne font rien ?

Je parviens enfin à ravalier mes larmes quand l'homme agressé se fraye un chemin vers le centre du bus, où il faut rester debout pour avoir une place, et que l'homme mal rasé se rassoit en pestant, jambes écartées. J'entends les gémissements d'un enfant, mais personne ne prononce un mot, le chauffeur étant décontenancé. Je vois les traces des ongles laissées sur mes mains, je n'ai rien fait sauf avoir peur ? Je n'ai pas dit mot ? Personne n'a pris la responsabilité d'agir ? Ou tout le monde avait conscience que chacun pouvait réagir donc personne ne l'a fait ? Quelle fraternité, nous avons partagé notre sens du devoir et l'avons divisé ! Nous avons sectionné notre courage et l'avons rendu impuissant ! Je pensais valoir plus que ça et être une personne sur laquelle on pouvait compter en cas de danger... Je ne vois pas à l'instant ce que j'aurais dû faire mais tout ce que j'aurais pu faire me vient à l'esprit.

Naïg, 1<sup>ère</sup> 2

## A béquilles

Aujourd'hui, on est lundi matin, le 22 novembre pour être précis. Comme tous les lundis matins mon réveil sonne à 6h30, je me lève, m'habille, prends mon petit déjeuner, me lave les dents et pars. Pour ne pas trop changer de d'habitude je suis en retard ! Étant dans un collège de centre-ville et habitant en périphérie de la ville de Nantes, je dois prendre le tramway tous les jours pour m'y rendre. Aujourd'hui, en plus de mon retard habituel, il pleut des cordes, je décide donc de courir. Arrivée à mon arrêt, je suis à peine essoufflée, il faut dire qu'en courant j'en ai pour à peine une minute pour faire le trajet de ma maison au tramway. Je tourne la tête et vois celui-ci au bout de la rue, en provenance de la Boissière.

En montant dans dedans, je m'attends à ce qu'il soit bondé, comme d'habitude à cette heure-ci, mais pour une fois, il est étrangement vide, il reste même quelques places assises. Le tramway part, il est 7h35. N'étant pas bondé, je peux apercevoir les inconnus qui m'entourent comme une fille à quelques mètres à ma gauche, elle doit être à peine plus jeune que moi, j'aurais dit environ douze ans ; elle porte une attelle lui maintenant le genou et a des béquilles dans les mains. Je me dis qu'elle était bien courageuse, de prendre les transports en commun dans son état, et que moi je ne l'aurais pas fait.

Quelques arrêts plus tard, nous arrivons dans le centre de Nantes et le tramway se remplit au fur et à mesure. Tout à coup, en arrivant à l'arrêt Motte Rouge, celui-ci s'arrête en freinant brusquement, toutes les personnes debout, y compris moi, perdent l'équilibre et se rattrapent comme elles le peuvent. Seule la jeune fille en béquille ne peut se rattraper, elle se cogne contre un monsieur qui se tenait à côté d'elle le faisant se cogner contre la vitre et finir sa chute en atterrissant brusquement par terre. Aussitôt, les gens se précipitent autour de la jeune fille qui peine à se relever à cause de ses béquilles. Ils sont tous très inquiets et la relèvent en lui demandant comment elle va. Heureusement, elle va bien et ne s'est pas fait mal. L'homme qu'elle a maladroitement bousculé se dirige alors vers la pauvre fille et commence à crier : « Et alors tu comptes t'excuser quand ? » Je vois le visage de la fillette se décomposer de peur, elle est pétrifiée. L'homme continue d'une voix agressive : « Alors j'ai pas toute la journée ? » Un silence de mort règne dans le wagon, tout le monde fixe la scène sans bouger. Voyant que la fille ne réagit pas, l'homme commence à la bousculer en poussant ses épaules vers l'arrière, la jeune fille manque de trébucher à nouveau, il hurle : « Eh oh t'es sourde ou quoi ? Elles viennent quand mes excuses ? » Ne voyant toujours aucune réaction de la fillette qui commence à avoir les larmes aux yeux, l'homme continue de s'énerver et insulte la jeune fille qui se met à pleurer. La totalité des personnes présentes dans le wagon du tramway regardent la scène sans avoir le courage d'agir. Il faut dire que l'homme est impressionnant, environ deux mètres, sûrement proche des 90 kg, personne n'a l'audace de s'en approcher. Au bout de quelques secondes de silence une jeune femme d'environ vingt-cinq ans interpelle l'homme : « Eh tu trouves pas ça lâche de t'en prendre à une enfant comme ça ? » Elle se faufile jusqu'à arriver devant lui. Elle a beau faire facilement quarante centimètres de moins, elle le fixe droit dans les yeux et place la fillette de douze ans derrière elle. Une femme, environ la quarantaine se lève alors et aide la fillette à s'asseoir sur un siège jusqu'ici inoccupé.

L'homme est furieux, on peut lire la rage dans ces yeux, il hurle : « T'es qui toi ? pourquoi tu t'en mêles ? c'est entre cette petite insolente et moi ». La femme, choquée de ce qu'elle vient d'entendre lui demande ce qu'il cherche en faisant ça, que la pauvre petite n'a rien demandé, qu'étant blessée elle ne contrôlait pas forcément tous ses mouvements et qu'il n'a rien aucune raison de crier comme ça. L'homme commence à perdre un peu la confiance qu'il avait au début, il regarde la jeune femme de haut en bas et lui lance en souriant : « De toute façon tu vas faire quoi du haut de ton mètre dix ? » La femme s'apprête à répondre mais une vieille femme qui comme la plupart des gens du wagon suivait la scène depuis le début, dit à l'homme : « Vous avez vraiment que ça à faire de vous en prendre à des femmes plus fragiles que vous ? ». L'homme lui lance un regard noir et lui répond sèchement : « Toi la vieille on t'a pas sonnée ! ». Avant que quelqu'un d'autre ne s'en mêle, la jeune femme sort un carnet, marmonne tout en écrivant « Agression verbale envers une dame âgée... » L'homme, surpris, regarde la jeune femme avec un regard dubitatif et demande avec une voix forte : « Vous faites quoi là ? », ma jeune femme le regarde et lui explique calmement qu'elle est avocate et que dès qu'elle arriverait à son bureau ce matin, elle écrirait une lettre à ses supérieurs pour leur expliquer ce qui s'était passé et qu'il allait sûrement avoir des problèmes. L'homme garde le silence, tous les regards sont fixés sur lui, maintenant la totalité des personnes présentes dans le tramway écoute ce qui se passe dans mon wagon. Pris de panique, l'agresseur tourne les talons, attrape son sac et se précipite en dehors du tramway qui vient juste de s'arrêter à l'arrêt St Mihiel. Quand il descend du tramway le soulagement se voit dans le regard de tout le monde.

La scène n'a duré que quelques minutes, juste le temps pour le tramway de parcourir la distance entre deux arrêts, mais cela m'a paru une éternité. La réaction excessive de l'homme m'a choquée, j'étais surtout dans l'incompréhension, pourquoi réagir de la sorte ? Je n'ai toujours pas trouvé la réponse à cette question. Mais ce qui est sûr c'est que la jeune femme qui a réagi s'est comportée en héroïne, et que peu de personnes auraient eu le courage de tenir tête à cet homme aux réactions démesurées. Cette scène aurait pu très mal se terminer et grâce à cette femme tout est rentré dans l'ordre. Je suis très admirative de ce qu'elle a fait et je me suis promis que la prochaine fois, je ne laisserai pas une scène similaire se passer sous mes yeux sans agir.

Lucie, 1<sup>ère</sup> 1

## *Un matin dans le bus...*

Jeudi matin. Aujourd'hui je commence à neuf heures, je prends le bus 300, direction Nantes. Je suis assise à une place double, seule pour l'instant, prête à aller au lycée. Tout au long du chemin le bus se remplit petit à petit jusqu'à être plein. Je suis donc assise contre la fenêtre avec à côté de moi un inconnu. Nous sommes rendus à la moitié du chemin, j'ai mes écouteurs, je regarde par la fenêtre.

Au bout d'un moment, je sens un regard pesant sur moi, je détourne mon regard de la fenêtre pour essayer de trouver qui m'observe. Après avoir fixé la plupart des personnes dans le bus, je trouve enfin qui me regarde. Il s'agit là d'un jeune homme, âgé d'une vingtaine d'années je dirais. Il y a quatre sièges qui nous séparent mais nous sommes face à face. On se regarde. Il me sourit de façon inquiétante. Je le regarde plus en détail, je descends mon regard sur lui et je vois sa main en mouvement. Il était en train de se masturber en me regardant. Prise de panique je détourne mon regard, fixe la fenêtre et me questionne. Pourquoi fait-il cela ? Est-ce de ma faute ? Que dois-je faire ? Est-ce que si je sors du bus il va me suivre ? Est-ce que je dois demander de l'aide à quelqu'un ? Je ne sais pas comment réagir. Je sens encore son regard pesant sur moi, malgré le fait que l'aie vu, cela ne l'a pas dérangé pour continuer.

Je ne sais pas quoi faire. Je regarde les autres personnes dans le bus afin de voir si quelqu'un a remarqué cette situation et peut m'aider. J'ai vu deux hommes regarder l'inconnu en train de se masturber face à moi, aucun des deux n'a rien fait, rien dit. Ils ont simplement détourné le regard sans chercher à comprendre d'avantage la situation. Ensuite d'autres personnes l'ont vu, toujours aucune réaction, puis quelques-uns d'entre eux m'ont regardée comme si c'était moi la fautive. J'ai eu l'impression d'avoir mérité ce qu'il était en train de m'arriver. Personne n'a réagi, ni même moi. Je suis énervée que personne n'ait réagi, mais je m'en veux encore plus, je n'ai même pas été capable de me défendre alors que je suis la première à dire qu'il faut aider les gens victimes de cette situation ou de n'importe quelle agression. Je suis descendue à mon arrêt, la boule au ventre et j'ai continué ma journée normalement, comme si ce qui venait de se produire ne s'était jamais passé. Je n'ai plus jamais revu cet homme.

*Alice, 1ère 1*

## Arrêt « Colosseo »

Ça y est, je n'y crois pas, je suis enfin en route pour Rome ! J'ai vingt ans, je fais des études de lettres classiques, et je n'ai encore jamais mis les pieds dans cette ville que néanmoins je connais virtuellement. Reconstitutions d'après textes antiques, reportages télévisés, récits de tant de personnes qui en ont déjà foulé le sol... Alors, quand j'ai eu l'opportunité de partir avec mes camarades de la fac de Nantes, j'ai sauté le pas. Alors se déroule le voyage en autocar : vingt et une heures de route ; traverser la France ; emprunter le tunnel du Mont-Blanc sous la neige ; dévaler la plaine du Pô. L'ambiance est survoltée dans le véhicule que nous voudrions pouvoir pousser plus vite... L'italien se bouscule dans ma bouche. Je révise mes connaissances en termes de gastronomie et me laisse bercer par la playlist qu'a judicieusement lancée le chauffeur : Eros Ramazzotti, Umberto Tozzi, Laura Pausini... Pas de doute : nous roulons vers le bonheur, la Dolce vita !

Après une nuit sans sommeil clouée à l'étroit sur ma place, le front collé à la vitre, scrutant le défilé des luminaires et des panneaux directionnels, c'est enfin la délivrance. Il est huit heures et en ce jour de février, le soleil ne se pointe qu'à peine. Il irise délicatement le ciel de nuit romain. Les klaxons chantent déjà autour de nous, signe que la vie s'éveille dans la capitale du Latium. Nous sortons de l'autocar. Mais nous n'avons pas encore atteint notre but. Il faut le mériter, le Colisée. Parqués en périphérie de l'Urbs, il nous faut à présent gagner la bouche de métro qui nous aspire, direction « Roma Termini ». Alors que nous descendons vers la rame du métro A, nous récupérons le flux des Romaines et Romains de tout âge : qui se rend au travail, qui à l'école, qui faire du shopping... Connaissent-ils seulement leur chance ceux-là qui vivent dans l'Éternelle ? Douze arrêts, serrés contre la faune latine, à se laisser bercer par les voix chantantes qui me rappellent celle de mon arrière-grand-père transalpin, pépé Pino. Mes racines se dérouillent. Je suis quasiment chez moi ! *A casa* ! Nous voilà à Termini. Quelques pas encore, la correspondance nous attend, le métro FL1 nous absorbe et hop, direction l'arrêt « Colosseo » ! Nous sommes tellement en attente de ce premier choc visuel auquel nous nous préparons que nous n'imaginons pas voir cette magie s'effondrer. Alors que nous avons à l'œil la porte de sortie, un cri de femme aigu et puissant s'élève à notre gauche. Un de mes camarades est projeté sur la paroi du couloir de métro, poussé violemment par un homme plutôt jeune qui s'enfuit en courant : il vient d'arracher son sac à dos à une Romaine d'une quarantaine d'années qui crie toujours derrière nous, espérant sans doute que quelqu'un se lance à la poursuite du voleur.

Mais personne ne court après l'homme. Nous, les petits Français, à peine sortis de notre voyage insomniaque, tout juste crachés du métro romain qui recérait pour nous tant de promesses de découvertes, ne comprenons pas tout de suite ce qui se passe. Eux, les Romains, pris dans leur quotidien, sur leur chemin du matin, n'ont pas le réflexe de tenter de rattraper l'homme qui, de toute manière, est déjà loin devant. Alors le cri s'éteint. Elle ne le reverra plus, son sac, cette Italienne. La journée suivra son cours. Nous constaterons, impuissants, que l'humain, de Paris à Rome, en passant par New York, sera toujours le même. Alors nous poursuivrons notre pérégrination et, happés par la beauté bimillénaire et incommensurable de ce témoin calcaire et travertineux, nous entamerons, émus, notre découverte de ces échos du passé, tentant d'oublier un présent parfois si décevant.

Isabelle E, professeure

## Racisme

C'était durant les grandes vacances d'été 2021, en août plus précisément. Nous étions, ma mère et moi, dans le tramway, à Nantes. C'était la ligne 3 vers "Neustrie". Nous nous rendions chez mon arrière-grand-mère, Place Viarme. Tout se passait normalement. Maman et moi discussions, debout, car le tramway était plein.

Une dame âgée est rentrée, elle s'est postée juste en face de nous. Jusqu'ici rien d'anormal, lorsque soudain j'entendis cette même dame pousser plusieurs fois de longs soupirs. Comme agacée, et mettre de petits coups de canne sur le sol. Je la regardai et compris ce qui lui posait problème : le voile de ma mère. Mon regard se porta comme celui de la dame sur ma mère. Elle aussi avait compris. Mais elle était sereine, indifférente. Connaissant mon tempérament, elle posa sa main sur la mienne, et me regarda. Ses yeux me demandaient de rester calme. J'essayai de renfrogner la colère qui montait en moi. Mais ce qui se passa après fut " la goutte d'eau qui fit déborder le vase " : la vieille dame leva sa main attrapa le bout de voile de ma mère qui pendait et tira faiblement dessus en disant d'un air dégoûté : " Vous ne pourriez pas enlever ça de votre tête, on n'est pas en Afrique ici "... Il n'en fallut pas plus pour que ma colère refasse surface et cette fois-ci pour de bon.

Ma mère n'eut pas le temps de me regarder. J'arrachai le bout du voile de ma mère des mains de cette sorcière et les mots sortirent tout seuls : " Je vous interdis de toucher ma mère ! " d'un ton impératif et sec. De ceux qui étaient présents, personne, du moins ceux qui n'avaient pas d'écouteurs, ne réagirent. Ils se contentèrent de regarder la scène comme on regarde un film. La vieille dame me regarda, ses grands yeux de fouine ébahis. Encore en colère je souhaitais rajouter quelque chose pour éteindre son islamophobie plus que flagrante mais le tram s'arrêta malheureusement, c'était notre arrêt. Nous descendîmes. En sortant ma mère me reprocha mon impulsivité, face à cette " personne âgée ", rabâchant ce dicton absurde, comme quoi " on doit vouer un respect catégorique à nos aînés ". " Je respecte les gens respectueux ", voici mon dicton.

Ma réaction n'eut rien d'héroïque. C'était simplement juste normal. Cette absence de réaction m'ouvrit malheureusement les yeux sur la banalisation de l'islamophobie en France. Et ne rendit mon sens de la justice que plus pointu.

## Un mercredi d'octobre

Il était midi, nous sortions du lycée et prenions le bus pour rentrer chez nous. Le bus que nous avions pris était un 96, réputé pour être assez vieillot en plus de ne passer qu'une fois sur deux. A cause du retard des autres bus, celui-ci était bondé, nous nous sommes donc retrouvés agglutinés à l'avant du bus juste à côté du conducteur. D'ailleurs par le pronom « nous », je comprends huit personnes, quatre amis à moi, trois de leurs connaissances et moi.

La première chose que j'ai remarquée lorsque je suis monté dans le bus c'est le conducteur, il avait l'air assez fatigué mais ça ne m'a pas inquiété plus que ça, tant qu'il conduit bien. Par contre ce qui a vraiment commencé à nous inquiéter c'est quand il a commencé à marmonner des mots incompréhensibles puis a commencé à nous parler, il a dit : « Vous savez ce qu'il se passerait si je prends le prochain rond-point à fond ? » Personne ne lui a répondu, premièrement parce qu'il est normalement interdit de parler au conducteur mais surtout je pense que nous étions tous surpris par cette question. Lorsque nous avons vu un rond-point on s'est demandé s'il allait vraiment le faire : il n'a presque pas freiné, le bus s'est soulevé et tout le monde a poussé un petit cri de surprise mais cela n'a pas inquiété grand monde, les passagers se sont tous remis à leur conversation ou sur leur téléphones portables. Tous sauf nous, on était sous le choc. Après le conducteur nous a posé une autre question : « Vous pensez que je me retourne si je vais dans le ravin ? » Comme personnes lui répondait il a enchaîné : « Parfois je me demande ce qu'il se passerait si un mur apparaissait au milieu de la route. » En y repensant je me dit qu'il devait avoir besoin d'attention. Il a ensuite a moitié crié : « Répondez-moi ! » Lui répondre, j'en étais incapable, ma gorge était bloquée, même si je l'avais voulu je n'aurais pas pu parler. C'est d'ailleurs le cas de tout le monde, tous sauf un. En effet, l'un d'entre nous lui a répondu : « Ça dépend de la solidité du mur, mais il y aurait sûrement de nombreux dégâts, des blessés, voire même des morts. » Cette réponse premier degré, et sûrement juste, a semblé le satisfaire car il a enchaîné sur une autre question et la même personne lui a encore répondu. C'est comme ça qu'un dialogue a commencé entre le chauffeur et l'un d'entre nous. Mais il n'est pas resté seul bien longtemps, trois autres personnes sont venues l'aider et ont répondu aux questions tordues du chauffeur. Moi, j'étais toujours dans l'incapacité de parler. Je le voulais pourtant mais j'en étais incapable. Je me contentais donc de les observer essayer de dialoguer avec le chauffeur. Ensuite, tout s'est plutôt bien passé jusqu'au moment où le chauffeur s'est tourné vers nous et nous a annoncé qu'il n'avait pas le permis pour conduire un bus. Tout le monde le monde s'est regardé, ne sachant pas comment réagir. Le conducteur nous regardait, guettant notre réaction. Il aurait sans doute continué si je n'avais pas crié : « Attention piéton ! » Ce n'est pas forcément la phrase la plus construite que j'ai faite mais au moins ça a fonctionné, le chauffeur a freiné un grand coup et a réussi à éviter la personne qui traversait de peu. Le chauffeur ne s'est pas excusé et a directement redémarré. On a continué à lui parler pendant le reste du trajet en faisant attention au fait qu'il regarde la route. A un arrêt, des personnes habillées en orange sont montées et ont forcé le conducteur à descendre et un nouveau conducteur est monté. Nous sommes descendus à notre arrêt deux minutes plus tard. Une fois sortis, nous nous sommes assis dans l'herbe à côté pour débriefer ce qu'il venait de se passer.

Ce qui nous a le plus choqué en dehors du conducteur c'est le manque de réaction des autres passagers, soit ils ont fait mine de rien voire, se sont cachés derrière leur téléphones, soit il n'ont pas compris ce qui s'était passé mais il y avait quand même assez de signes visibles. Vous devez vous demandez pourquoi nous ne sommes pas sortis du bus dès le début ou pourquoi nous n'avons pas averti tout le monde de ce qui se passait, que le conducteur était "fou" ? Et bien il se trouve que nous étions tous agglutinés à l'avant du bus et aurions eu du mal à sortir et puis on a un peu voulu faire comme dans les films, devenir des héros. Peut-être qu'en faisant ça nous pensions avoir de la gloire, faire des interview, passer sur internet... Bon spoiler, rien de tout ça ne s'est passé, on a cherché le lendemain pour voir s'il y avait des articles dans la presse, et bien aucun article, rien. Les plus complotistes d'entre nous pensent que l'affaire a été étouffée par la TAN ; je pense plus que l'histoire n'a pas dû assez intéresser. Même si nous n'avons pas eu de gloire nous avons quand même gagné une anecdote inoubliable. On a aussi essayé de réfléchir à ce qui se serait passé si on n'avait pas été là, des personnes seraient-elles mortes ? D'autres personnes auraient-elles réagi comme nous ? En tous cas je pense que cette histoire nous a changés et je pense que j'hésiterais moins si quelque chose dans le genre se repasse, et cette fois j'espère que je pourrais être actif dès le début.

PS : Cette histoire est une histoire qui s'est vraiment déroulée à un détail près : je n'étais pas présent dans le bus au moment des faits ; c'est une histoire qui m'a été racontée par des amis. J'ai donc fait un peu comme Marguerite Yourcenar dans *les Mémoires d'Hadrien*, j'ai raconté l'histoire de quelqu'un en me plaçant en lui. De plus à travers le personnage je raconte un peu ma vie car j'ai dû inventer un certain sentiment en pensant à ce que j'aurais certainement ressenti dans cette situation. Pour conclure l'anecdote, ce jour-là je suis sorti un peu en retard des cours et j'ai vu le 96 me passer devant en allant à l'arrêt. Comme quoi la vie ne tient pas à grand-chose.

## Arrêt du roi

Mon histoire n'est pas aussi violente et héroïque que les autres. Elle est cependant rapide, furtive et tout aussi cruelle.

C'était un matin de février dans le métro parisien. Je me rendais avec ma mère au Louvre pour admirer une nouvelle fois mon tableau préféré, Le sacre de Napoléon.

Le vent glaçant s'était tu lorsque nous avons descendu les marches pour rejoindre le quai de la ligne une. A cette heure, le métro était bondé. Je m'intercalai au fond de la rame, de sorte à avoir une vision constante sur la porte au cas où ma mère descendrait du métro sans me prévenir.

Le transport de métal filait d'arrêt en arrêt lorsqu'à Georges V, un homme d'une quarantaine d'années pénétra par les portes et répétant d'une voix forte « Où va ce train ? ». Le métro s'anima un peu par ce second réveil de la journée qui n'enchantait guère les passagers. Un jeune homme, nouvellement parisien, lui répondit qu'il se dirigeait vers Château de Vincennes, à l'est de Paris. L'homme vêtu de noir ne l'écouta qu'à moitié en continuant à hurler dans la rame. Lorsque les portes se refermèrent, l'individu se recula et s'enfuit dans les longs couloirs du métro. Le transport reprit son chemin. L'intrusion fut courte, elle me parut néanmoins étrange.

Nous nous dirigeons vers l'arrêt Concorde quand une voix retentit. Elle était froide et sans émotion en avertissant que l'individu était en fait un voleur ! C'est alors que tout le monde comprit. Chaque voyageur plus ou moins proche de la porte où il s'était introduit, fouilla ses poches à la recherche de son téléphone et de son portefeuille. Le métro s'éveilla à nouveau. C'est ainsi que la jeune victime, pas encore habituée à la méchanceté de la capitale, comprit qu'elle avait été abusée. Comme le corbeau ayant perdu son festin, plus de téléphone en main, plus rien. Une attaque silencieuse et passive, sous les yeux de tous. Chaque regard ayant été braqué sur l'individu mais aucun n'ayant saisi.

Si j'avais suivi mon intuition, en criant ou bien simplement en parlant, le voleur aurait sans doute fui et la victime serait sauvée. A la place je suis restée muette devant l'agresseur aiguisé, la main trop rapide. Muette comme je l'étais maintenant en voyant les portes du métro se refermer sur mon arrêt.

## Le mâle des transports

Il est 11h50. J'entre dans un tram, ligne 2, arrêt Morhonnaire Petit-Port. Je compose mon ticket et m'assoie dans un carré, vide, côté fenêtre. Ma destination ? L'arrêt Le Cardo, quinze minutes de transport sont prévues. Assise aussi confortablement que je peux, je regarde par la fenêtre, et réfléchis à ce que je vais manger ce midi. Quoi de plus banal ? Après tout je viens de faire une heure et quart de natation.

Il est 11h54. Je sors mon téléphone, mes écouteurs et je me mets à lire des Webtoons en écoutant de la musique. Au même moment, les personnes qui attendaient à Recteur Schmitt montent dans le tram. Une jeune femme, 25 ans environ, viens s'asseoir en face de moi, malgré toute la place autour. Stratégie féminine ! Moins d'une minute plus tard, un homme que j'avais déjà repéré en montant dans le tram, trois arrêts plus tôt, vient s'asseoir à côté d'elle. Je me méfie de lui. J'éteins discrètement ma musique pour être plus attentive à ce qui se passe. Je regarde, furtivement, le jeune femme. Je peux lire la peur dans ses yeux, ses craintes semblent devenir réalité. Elle n'a pas l'air de connaître cet homme. Soudain, l'homme, confiant et serein, pose sa main sur la cuisse de la femme, comme il l'aurait fait avec la sienne. Même d'un seul œil je vois qu'elle sursaute. Cette fois je ne lis plus la peur mais la terreur dans ses yeux. Son regard m'appelle au secours. Le mâle n'a pas l'air de se soucier de ce que je fais, je regarde donc autour de nous pour voir si quelqu'un va régir. Je me rends compte que moi seule suis témoin de ce qui se passe. Entre temps, le mâle a remonté sa main jusqu'à l'entre-jambe de cette pauvre fille, tétanisée par ce qui lui arrive.

Il est 12h01. Cela ne fait que six minutes que je suis aux premières loges de ce spectacle amer, et pourtant j'ai l'impression que cela fait déjà deux heures. J'aimerais tant pouvoir d'aider cette fille, dont le regard m'appelle. Je me suis préparée à ce genre de situations toute ma vie, des années et des années d'apprentissage. Mais je reste là, immobile, sans rien faire. Je ne réagis pas ! Qu'ai-je donc appris ? Où sont les valeurs que l'on m'a inculquées ? Ou est mon courage ? Et pendant, ce temps-là je continue à admirer douloureusement ce spectacle qui se joue sous mes yeux. Les arrêts passent, les minutes défilent et je ne réagis pas. Personne ne réagit !

Il est 12h06. Je fini par descendre du comme prévu au départ. Je laisse cette jeune femme à son triste sort, aux mains de ce mâle. Je m'éloigne du quai en essayant d'oublier, en reniant ce qui vient de se passer. Je l'abandonne...

## Violence !

Ligne 6, dans le métro à Paris. Je suis accompagné de mon père et de ma tante. Assis tous les trois sur les sièges en compagnie d'une autre personne inconnue, j'attendais patiemment à la fenêtre de voir la magnifique vue sur la tour Eiffel. Nous allions du Jardin des Plantes au palais de l'Élysée. Prendre cette ligne nous faisait faire un grand détour mais mon père me disait que la vue en valait le coup. On avait pris cette ligne rien que pour celle-ci ! J'étais très excité et on avait la meilleure place possible : assis tous les trois ensemble, à côté de la fenêtre et du côté droit.

Soudain, avant de passer par la tour Eiffel, un cri roque et gras se fait entendre au fond de la rame. Ce n'était pas un cri de peur ou de douleur mais bel et bien un cri mauvais, sombre, qui annonçait qu'un événement malheureux allait arriver. Mon père et ma tante tournent le dos à l'homme dont le cri nous provenait mais, moi, je regarde derrière eux afin de connaître l'origine de ce braillement. Un frisson me parcourt tout le corps. Un homme gros et musclé se lève mais reste le dos courbé et offre un regard menaçant à toutes les personnes à côté de lui qui signifiait qu'il voulait que tout le monde parte. Une femme riposte et reste immobile, à côté de l'homme inquiétant. Impatient, l'homme angoissant lève la main sur elle et la frappe violemment. Cette femme hurle à son tour et toutes les personnes qui se trouvaient dans les environs de la menace s'empressent de s'enfuir et s'amassent autour de moi, ma tante et mon père. L'homme se retrouve seul sur la moitié de la rame.

Pris de tremblement, je demande à mon père si l'on peut partir. Le métro s'arrête à un arrêt et les portes s'ouvrent. Une foule quitte la rame et, dans les bruits que la masse apeurée que nous formions produit, j'entends une personne hurler : « Il est parti ! ». Personne n'écoute cette personne et la masse monte dans une autre rame, comme nous, ou reste sur le quai pris de pleurs. Finalement, personne n'a réagi contre l'homme car j'imagine qu'il était trop fort et terrifiant. Je pense que nous avons fait la meilleure chose à faire : se protéger avant de jouer aux héros. Je n'ai pas pu savoir s'il était armé mais, sur le coup, je ne voulais prendre aucun risque. Avec du recul, il aurait peut-être été préférable d'appeler la police, mais il faut souvent suivre son instinct. Là, mon instinct me disait de m'enfuir.

Maxence, 1<sup>ère</sup> 1

## Lâcheté

En 2018, il est environ 18h et c'est l'heure de pointe, la ligne 1 du tramway est bondée. Je me rends à mon entraînement de Parcours avec un ami comme tous les vendredis soirs. On monte tous les deux à l'arrêt Commerce, on doit se rendre jusqu'à Chantier Naval pour rejoindre les autres à la Grande Nef. On est tous serrés, je n'aime pas ça. Il fait chaud et ça sent la transpiration, heureusement que seulement deux arrêts nous séparent de notre destination. Nous sommes au-devant de la rame, tous les deux accrochés à la barre d'appui centrale.

Un homme d'une quarantaine d'années est juste à ma gauche, il est turbulent depuis le début du trajet, je crois qu'il est lui aussi monté à Commerce. Il m'intrigue, ses mouvements sont à la fois voulus mais désordonnés, je n'ai que 13 ans et je le dépasse déjà d'une tête. Il est un peu enrobé, je pense qu'il a du mal à respirer avec sa tête au niveau des sacs des autres utilisateurs. Après que la rame a redémarré de l'arrêt Médiathèque, j'ai la désagréable sensation que l'on touche à mon sac à dos ; sans un mot, je décide d'enlever mon sac pour venir le positionner entre mes jambes tendues. Seulement quelques secondes plus tard, l'homme étrange à ma gauche se remet en mouvement ; je perçois sa main ouvrir agilement le sac d'une vieille dame aux cheveux gris. Je distingue à peine ses mouvements mais je suis persuadé qu'il vient de lui dérober son téléphone. A peine ai-je le temps de comprendre ce que je viens de voir que la rame s'arrête, mon ami me bouscule doucement pour me faire comprendre de descendre, je demande pardon pour me frayer un chemin jusqu'à la sortie.

Je suis sorti comme ça sans rien dire, sans agir. Cette pauvre dame ne se rendra compte qu'arrivée chez elle qu'on lui a volé son téléphone, téléphone où elle gardait sûrement des photos de ses enfants ou petits-enfants. Je me sens affreusement lâche. On commence à marcher en direction du pont Anne de Bretagne, je raconte tout à mon ami sur le chemin. Il me dit qu'il a lui aussi eu cette sensation, la désagréable impression qu'on lui a touché son sac, et comme moi il n'a pas réagi, nous avons été tous deux lâches. Un courage minime aurait pu sans doute éviter à plusieurs personnes de se faire voler, mais non, nous avons été lâches. Surpris par un événement inhabituel, nous avons été comme pétrifiés de peur, empêchés d'agir par une force cérébrale impossible à vaincre.

Masian, 1<sup>ère</sup> 2

## Nuit froide

Mardi. 18h30. J'attends le bus pour aller à ma séance de code mais il est en retard. Il fait nuit et froid, et je suis seule avec une dame et son enfant. Le chauffeur du bus juste avant nous prévient qu'il y aura beaucoup de retard dû à la circulation. Je suis censée être à mon code à 18h45, donc je décide d'y aller à pied. Arrivée à l'arrêt suivant, je vois mon bus arriver dans l'autre sens, et me dit que le temps qu'il revienne il vaudrait mieux que je l'attende, car j'aurais moins de chance d'arriver en retard que si j'y vais à pied. Après cinq minutes d'attente de nouveau seule dans le froid et sous la seule faible lumière d'un lampadaire, le bus arrive. Je monte, dis « bonsoir », et lève la tête vers le chauffeur pour voir qu'il me regarde d'un air amusé, ou en tout cas à l'air, difficile de dire avec le masque. Sûrement qu'il n'est pas commun de voir une fille de 16 ans attendre seule le soir dans le froid avec un air renfrogné à cause d'une mauvaise journée. Finalement j'arrive au code pile à l'heure.

19h30. J'attends de nouveau le bus pour rentrer chez moi cette fois-ci, toujours seulement éclairée par quelques lampadaires et grelotant de froid, et encore seule. Le bus arrive, à l'heure cette fois-ci, et je monte dedans en disant « bonsoir ». J'entends un faible « re-bonsoir », lève la tête, et reconnais le chauffeur du bus que j'avais pris une heure plus tôt, encore plus amusé de me voir de nouveau dans la même situation.

Clémence, 1<sup>ère</sup> 1

---

## Empoignés

Pour commencer, cette histoire s'est déroulée il y a de ça plusieurs années, je ne sais pas précisément combien d'années mais c'était il y a quand même assez longtemps. Ce jour-là je devais prendre le tram avec mon père ; nous devions nous rendre à un rendez-vous, je ne sais plus où formellement.

Lorsque, le tram arriva, mon père et moi sommes montés, je me suis assis avec mon père et j'ai vu un jeune homme avec une jeune femme. Les deux avaient je pense le même âge, je dirais une vingtaine d'années. Ces deux personnes étaient tenues par un autre jeune homme qui leur criait dessus d'un ton préventif, il leurs disait : « Vous avez voulu voler le téléphone de mon ami ! Regardez mesdames et messieurs : ces deux individus ont tenté de voler le téléphone de mon ami, c'est pour cela que nous allons descendre à un arrêt pour que j'appelle la police. » A ce moment-là j'étais quand même très jeune et le courage et l'assurance de cette personne me fascinait.

Le jeune homme a réussi à garder son calme tout en maintenant les deux personnes par leurs vêtements, il a réussi à sortir du tram à un arrêt avec ces deux individus sans que cela dégénère. Je trouve que cette personne a fait preuve de courage mais aussi a réussi à tenir les deux personnes sans que cela prenne une proportion énormissime est encore plus courageux.

Blerti, 1<sup>ère</sup> 2

## Tolérance

Paris, douzième arrondissement, comme chaque matin je marchais jusqu'à la ligne huit pour me rendre au lycée. C'était comme tous les jeudis, un jeudi monotone comme tous les jeudis d'automne. L'hiver prenait place dans la ville lumière, les dernières feuilles des platanes tombaient sur le sol mouillé par la pluie fine. Je descendais les marches de la station Montgallet et donnais comme à mon habitude une petite pièce en passant à Georges, le Sans Domicile Fixe du quartier. Tout le monde connaissait Georges, ça faisait 25 ans qu'il était là et ce n'était pas demain qu'il s'en irait. En attendant la rame toujours en retard le jeudi, je lisais mon journal sur le banc, la station était déserte, assez étonnant car habituellement à cette heure-ci, on ne peut normalement à peine avancer. Je remarquais à ma droite une jolie jeune femme voilée au visage doux et au regard de panthère, c'était la première fois depuis que je prenais le métro que je la voyais ici. Finalement, pour un jeudi, la journée commençait plutôt bien.

La rame arriva, je m'assis à côté de la jeune femme sans dire un mot. J'étais assis en face d'une vieille dame âgée. Pendant un instant, cette vieille dame regarda la jeune femme assise à côté de moi et lui demanda poliment : « Pouvez-vous enlever votre voile mademoiselle s'il vous plaît ? »

La jeune femme tout comme moi fut choquée et lui demanda la raison pour laquelle elle devait retirer son vêtement. La vieille dame répondit calmement :

« Madame, vous n'avez pas à imposer et montrer de façon ostentatoire votre religion, nous sommes dans un pays laïc tout de même.

- Je vous rappelle que le port du voile dans les transports en commun est autorisé par la loi française. Un pays laïc est surtout un pays tolérant, rétorqua la jeune femme ahurie par les propos de la vieille dame.

- Je suis sûre que vous devez être mille fois plus jolie sans ce vêtement qui vous couvre la tête. »

La jeune femme détourna son regard de la vieille dame et demeura silencieuse. J'étais complètement abasourdi par ce qui s'était passé. La vieille dame continuait de demander à la jeune femme d'ôter son vêtement. Je ressentais une colère profonde envers cette dame qui n'acceptait pas la religion musulmane. De nos jours, même si la situation s'améliore, trop de gens pensent encore que le port de signes religieux dans l'espace public doit être interdit.

Tout à coup, poussé par une colère soudaine, je me suis levé, j'ai regardé la vieille dame dans les yeux pendant un long moment et j'ai dit : « Ça suffit, ne voyez-vous pas que cette femme en a ras le bol !? Tous les jours, des gens comme vous la harcèlent pour lui demander d'enlever son voile. C'est par la tolérance des autres religions que la société va évoluer. Qu'est-ce que cela peut vous faire qu'elle porte le voile ? Elle ne vous parle pas, ne vous embête pas et si vous n'êtes toujours pas à l'aise, vous pouvez toujours descendre plus tôt de cette rame ! »

La vieille dame s'était tue, lorsque le métro s'arrêta, elle descendit du wagon encore choquée par ma réaction. La jeune femme me serra chaleureusement la main et me remercia du fond du cœur pour l'avoir défendue. Lorsqu'elle s'en alla, j'ouvris ma main et découvris un bout de papier sur lequel était noté son 06.

## Quand la violence pétrifie

Lors des vacances d'été 2020, en août, je passe une semaine chez des amis à Bordeaux. Un après-midi, avec un des garçons, nous décidons de sortir. Le premier tramway qui arrive va en direction de la rue Sainte Catherine où nous voulons aller, et est presque vide il n'y a que quelques passagers, ce qui est plutôt rare surtout en été, nous montons donc dedans. A l'arrêt suivant, les quelques passagers du wagon descendent à l'exception d'un monsieur, et un couple monte. L'homme est assez grand et costaud, et sa femme est plus petite et porte le voile. Lorsque le tramway démarre, le couple commence à se disputer, rapidement le ton monte, le mari crie sur sa femme qui ne dit rien et lui s'énerve de plus en plus.

Avec mon ami, nous les regardons se disputer ne sachant pas quoi faire. L'homme en colère crie sur sa femme qui semble terrifiée, mais nous ne comprenons pas ce qu'il lui dit car il ne parle pas français. Il n'y avait toujours que le couple, un monsieur et mon ami et moi dans le wagon, quand l'homme très énervé a commencé à frapper sa femme. Il lui a d'abord attrapé le bras et a commencé à le secouer tout en continuant de lui crier dessus de plus en plus fort. Puis, il lui a mis une gifle. Mon ami et moi assistions à la scène effrayés, ne sachant pas si on devait agir, que ferait l'homme si nous intervenions, est-ce que ça empirerait la situation... Nous étions à un bout du wagon avec mon ami et le couple et l'autre passager était à l'autre bout. Nous avons peur que la situation dégénère sans pour autant avoir le courage d'agir car l'homme nous faisait peur. Nous avons regardé l'homme frapper sa femme, impuissants et apeurés.

Rapidement, l'autre passager se lève et se dirige vers le couple, l'homme continue de frapper sa femme, indifférent à la présence du monsieur. Le passager attrape l'homme par le bras, l'éloigne de force de sa femme et l'emmène à l'autre bout du wagon où il arrive à le faire arrêter de crier. Nous arrivons à l'arrêt de la place Victoire, où beaucoup de monde monte dans le wagon. Deux passagers aident le monsieur à faire sortir l'homme violent du wagon. D'autres passagers sont allés voir sa femme et l'ont également fait sortir. Le tramway est resté immobile pendant plusieurs minutes jusqu'à ce que la police arrive et embarque l'homme. A cause de la peur, nous n'avons pas réagi et nous avons paniqué ce qui nous a empêché de réfléchir. Nous aurions pu appuyer sur le bouton qui permet l'arrêt d'urgence du tramway, ou appeler la police avant que les autres passagers ne le fassent. Sans la présence du monsieur qui a eu le courage d'intervenir et qui à mes yeux a fait preuve d'héroïsme, la situation aurait pu dégénérer encore plus et les conséquences auraient pu être beaucoup plus graves.

Anaëlle, 1<sup>ère</sup> 2

## *Conduire et garder son sang-froid*

C'était un vendredi en octobre 2021 alors que je venais de terminer une journée de cours plutôt reposante et plutôt banale, je rentrais chez moi en transport en commun avec Titouan, un ami. Après quelques minutes de trajet, le bus arriva à l'arrêt suivant avec quelques minutes de retard dû à la circulation.

C'est à ce moment qu'une dame assez âgée entre dans le bus en bredouillant quelques mots indistincts. Cette dame avait pour habitude de se faire remarquer en se plaignant constamment. Le silence qui régnait alors dans le bus a été brisé par les paroles de cette dame. Mon ami et moi n'écoutions pas ce qu'elle disait au chauffeur. Soudain, elle commença à hausser le ton, on comprend alors qu'elle reproche au chauffeur de ne pas la laisser entrer puisqu'elle n'a pas de titre de transport valide. Le chauffeur lui demande alors de composer un ticket ou d'en acheter un afin d'emprunter la ligne de bus. Mais elle refuse en se justifiant : elle a renouvelé son abonnement récemment et insiste de manière incongrue pour qu'il la laisse passer. Le monsieur faisant son métier lui impose d'acheter un titre de transport. Après un long échange tendu, la dame finit par prendre un titre de transport. À ce moment, le chauffeur qui a gardé son sang-froid dès le début se fait injurier par la dame sur sa couleur de peau et ses origines supposées. Elle insinuait que du fait de sa couleur de peau, il n'était certainement pas Français. Puis elle avança au fond du bus en répétant que ses grands-parents ont fait la guerre comme si cela la rendait légitime de penser et de dire cette injure.

Avec Titouan, on ne prêtait pas attention à ce qu'elle disait mais à ce moment on s'est regardé en disant qu'elle n'avait pas à dire ça mais nous n'avons pas pris la parole pour le lui dire en face. C'est donc un autre lycéen, je suppose, qui lui a dit ce qu'il pensait. Un débat assez court entre le lycéen et la dame commença. À la fin de ce débat, elle continuait de débattre toute seule en argumentant qu'elle aurait eu raison si le monde ne s'était pas retourné pas contre elle. L'homme qui conduisait le bus avait gardé son calme jusqu'au bout en lui accordant peu d'importance. La réaction du lycéen a permis à cette dame de la mettre dans son tort et montre également au chauffeur que l'injure prononcée par cette dame n'est pas cautionnée par le reste du monde.

Paul, 1<sup>ère</sup> 2

## Racisme ordinaire

Cette histoire se passe au cours de l'année 2021. C'est bientôt l'été, bientôt les vacances. C'est un vendredi, il fait beau, chaud. Je suis alors en classe de seconde. Je finis à 15h, et je me dirige vers l'arrêt de bus avec un copain. On prend le premier bus, on s'assoie à côté puis on entame une discussion. Le bus reprend son trajet et s'arrête à l'arrêt suivant qui se nomme « Le Cardo ».

Le bus s'arrête et une femme âgée en surpoids essaye de rentrer sans ticket ni carte ; le chauffeur lui demande alors de présenter son titre de transport. La dame commence à s'énerver, elle s'adresse alors au chauffeur et lui dit d'un ton agressif : « Je prends tous les jours ce bus depuis des années et vous ne voulez pas me faire entrer ? » Le chauffeur rétorqua d'un air calme et bienveillant : « Madame, je ne fais que mon travail ; les gens qui n'ont ni ticket ni carte ne peuvent pas entrer. » La dame s'énerve encore plus et dit une phrase d'une violence et avec une malveillance et une méchanceté indescriptible : « Vous allez nous laisser tranquille nous les Français parce que vous j'imagine que vous n'êtes pas Français. » Le chauffeur avait des origines étrangères mais il était assurément citoyen français. A ce moment-là toutes les discussions ont cessé et tous les regards se sont désormais dirigés vers cette personne. Alors, je suis choqué par les paroles racistes de cette dame mais je suis comme paralysé et je reste à ma place sans dire un mot bouche bée. On échange alors un regard avec mon ami assis à côté de moi sans dire un mot. La dame est quand même rentrée et est désormais assise deux rangées derrière nous. Le chauffeur de bus redémarre et reprend son trajet.

Deux longues minutes passent avant que quelqu'un ne se décide à entamer une discussion avec cette personne. C'est une femme qui va lui parler, elle parle doucement, je n'entends pas ce qu'elle dit mais j'entends encore cette vilaine femme râler et disant : « C'est la première fois que je vois ça, je suis américaine vous ne connaissez pas ma vie, vous me devez le respect, je suis plus vieille que vous.» A chaque phrase elle s'enfonce de plus en plus dans mon estime. Au bout d'un moment celle qui était pour moi une héroïne arrive par je ne sais quel moyen à la calmer. Cinq minutes passent où le calme règne. Le bus s'arrête et la méchante femme descend en marmonnant. Les discussions redémarrent alors et à chaque arrêt les gens qui descendent réconfortent le chauffeur. Avec du recul, je me dis que cette dame n'avait malheureusement plus toute sa tête.

Titouan, 1<sup>ère</sup> 2

# Impatience

Ce mardi après-midi je rentrais chez moi après une journée de cours tout à fait banale, le bus que je devais prendre était bondé comme à son habitude. On était en décembre et le chauffage du bus ayant été réglé à une température tout à fait déraisonnable, il faisait très chaud, beaucoup trop chaud. Nos vêtements d'hiver ne faisaient qu'empirer la situation et la tension dans l'air devenait insupportable. Quelques arrêts plus tard nous étions bloqués dans des embouteillages causés par un grave accident de la route, là c'était certain, quelqu'un allait craquer.

Après quelques longues minutes passées à l'arrêt dans la chaleur, l'humidité et la foule j'entendis la voix d'une dame qui me semblait plutôt énervée, j'avais raison, c'était elle qui craquait. Je ne distinguais pas beaucoup de mots mais je devinais qu'elle était plutôt âgée et criait depuis son siège que cette situation était inadmissible et qu'elle allait porter plainte ou je ne sais quoi, elle était probablement un peu folle. Elle demandait à ce qu'on fasse descendre les écoliers du bus car il y avait trop de monde. Personne ne réagissait, qui oserait remettre à sa place une personne âgées? Tout le monde était soudainement sourd. Probablement que ce manque d'attention ne lui convenait pas, elle se mit à insulter la terre entière, homosexuels, magrébins, africains, asiatiques, jeunes, riches, pauvres, gauchistes, même les écolos, tout y passait. Dans son déferlement de haine elle avait dépassé les limites. Les gens commençaient à leur tour à s'énerver et à protester, le chauffeur lui demanda de se calmer ou de descendre du bus. Bien évidemment elle n'était pas de son avis et se mit à l'insulter lui à la place.

Je n'existais plus à cet instant, je n'avais plus aucune responsabilité à mes yeux. Je bouillonnais de colère envers cette vieille dame qui représentait tout ce qui me dégoûtait en ce monde, mais je ne réagis pas, j'avais honte, vraiment honte mais je ne bougeais pas même les yeux. Moi aussi j'étais insultée par cette dame, mais je me sentais comme soumise à l'autorité de cette vieille qui continuait de cracher sa haine sans retenue. Elle finit par descendre du bus, la tension descendait au fur et à mesure que la foule se dissipait.

Quand ce fut à mon tour de descendre, tout le monde discutait et semblait avoir tout oublié ; la tension invivable d'il y a quelques minutes s'était dissipée avec la foule ; cette vieille femme n'avait jamais existé et c'était probablement mieux ainsi. Mais moi je n'arrivais pas à la sortir de ma tête aussi facilement : j'avais l'impression d'en vouloir plus à moi même qu'à cette dame. Je lui trouvais des excuses, son âge, de potentiels problèmes personnels, des problèmes de santé, mais je ne trouvais pas d'excuses à mon silence et je m'en voulus pendant plusieurs jours.

## *Souvenir (fictif) dans les transports en commun*

C'était lors d'une matinée fraîche et brumeuse de janvier 2020. Je prenais le Navibus pour me rendre à Trentemoult au sud de Nantes pour une balade dominicale. J'étais alors accompagné de mes amis Aillil et Martin. Nous étions assis sur un des bancs situés sur le toit du bateau, avec une dizaine de personnes. Les douces vagues de la Loire caressaient la coque salie par le temps et les vrombissements du moteur nous chatouillaient les intestins. En face de nous, un jeune garçon, collé à la rambarde, admirait les rivages du plus long fleuve de France.

Nous n'étions pas rendus à la moitié du trajet quand un homme titubant avec une casquette rouge se rapprocha de lui. Il lui grommela quelques phrases qui nous étaient inaudibles, le jeune garçon semblait mal à l'aise et apeuré, mais les autres personnes assises à côté ne semblaient pas réagir. L'homme à la casquette rouge repartit mais le jeune garçon était tétanisé. J'hésitais à aller lui demander ce qui s'était passé mais je me disais que ce n'était sûrement rien, car après tout, les mauvaises histoires n'arrivent que dans les films. D'un coup, l'homme à la casquette rouge revint d'un air déterminé. Je compris alors que quelque chose allait se passer, mais je n'eus ni le temps ni le courage de dire quelque chose. C'est alors que l'homme souleva le garçon et le lâcha de l'autre côté de la barrière. Il y eut un long silence entrecoupé d'un « splatch ».

Personne ne réagit pendant au moins cinq secondes, je ne réalisais pas ce qui s'était passé, je n'acceptais pas que cela puisse être réel. Mes deux amis furent plus rapides : Aillil se jeta sur l'agresseur, appliquant ses compétences apprises durant ses années de judo et Martin plongea dans l'eau glaciale secourir le pauvre garçon. J'étais perdu, mais je pris la décision d'aller voir la capitaine du Navibus pour faire arrêter le bateau au plus vite. Pendant ce temps une personne avait lancé la bouée de secours et d'autres personnes s'étaient précipitées pour aider Aillil dans sa tâche. Quelques secondes plus tard, nous vîmes Martin remonter sur le bateau, le jeune garçon dans les bras. Ils étaient frigorifiés mais de bonnes âmes leur donnèrent des vêtements pour se sécher et se réchauffer. Après quelques longues minutes, nous revînmes sur le rivage pour livrer l'agresseur à la police. Tout était fini.

Ce moment resta très étrange pour moi. Je ne comprenais pas pourquoi personne, ni même moi n'avait réagi avant que l'agression ne se produise. Il était en effet très visible que quelque chose n'allait pas, je m'étais moi-même rendu compte que quelque chose risquait d'arriver, mais je refusais d'y croire tant que cela n'arrivait pas. Cependant je repensais à la fraternité surprenante et à l'organisation qui nous avait permis de sauver le jeune garçon. J'étais fier d'y avoir joué mon rôle mais plus encore admiratif de mes amis qui n'avaient pas hésité à risquer leur vie pour en sauver une autre.

Thomas, 1<sup>ère</sup> 1

## *Agression raciste*

J'avais environ quatre ans quand mes parents, fatigués par Paris et la pollution, ont décidé d'aller habiter à Nantes où le cadre de vie et la taille de la ville étaient beaucoup plus humains. Ils avaient acheté une maison à Nantes et commencé à ranger l'ancienne. Quelques jours avant l'emménagement final, mes parents sont partis en camion avec mes jouets, les derniers meubles et ma petite sœur de 14 mois. Resté dire au revoir avec ma grand-mère au lieu où j'ai passé les premières années de ma vie, je devais rejoindre le reste de la famille dans la nouvelle maison.

Près du centre-ville, dans le métro avec ma grand-mère vers la gare Montparnasse, dans une rame avec peu de monde, un groupe de cinq six grands mais pas très vieux, avec des polos et les mêmes chaussures que porte le président sont entrés, ils étaient bien coiffés. Ils m'impressionnaient beaucoup, ils sont montés en rigolant, le métro a redémarré et après quelques minutes ils se sont rapprochés d'un homme de l'âge de mon papa avec une belle robe verte. Ils ont commencé à rire, à se moquer de lui et de sa robe, ils l'ont traité de sale noir et ils lui ont dit de retourner chez lui, qu'il n'avait pas sa place en France. Je me sentais très triste pour ce monsieur et j'avais envie de l'aider même si les grands me faisaient peur. Ils lui ont ensuite volé son chapeau et se sont amusés à se faire des passes avec. Ils sont ensuite descendus en jetant son chapeau au sol et en crachant devant lui, c'était dégoûtant !

Pendant l'agression, ma grand-mère m'a tenu, elle sentait que j'hésitais à aller aider cet homme, ce que d'ailleurs personne n'a fait ! Cela m'a stupéfié que parmi les quelques voyageurs dans la même rame que nous aucun n'ait eu le courage de réagir. La plupart, dont ma grand-mère tournaient les yeux et faisaient comme si de rien n'était. Lorsque que je lui ai fait part de mes réflexions elle m'a répondu qu'ils étaient trop nombreux pour pouvoir faire quoi que ce soit et que l'important était que personne n'était blessé, qu'il y a eu plus de peur que de mal. Quand je lui ai demandé si cet homme s'était fait rouer de coups, elle aurait réagi, elle ne m'a pas répondu. Ce qui s'est passé m'a marqué pendant plusieurs années et j'en parlais fréquemment à l'école et à ma famille, où la plupart des adultes me disaient la même chose que ma grand-mère. Cet événement illustre assez bien le mode de pensée partagé par la plupart des humains : tant que la situation n'est pas critique, on attend que ça se passe. Et si elle le devient, on hésite à réagir.

*Guillaume, 1ère 1*

## Sur le chemin du restaurant...

Nantes, dans une rue agitée et bruyante un soir d'été, je suis entre mes deux parents comme toujours depuis seize ans. Je ne me sens pas coupable de ne pas leur laisser de temps seuls, après tout, s'ils m'ont amenée avec eux c'est que je peux me le permettre. Nous sommes en direction du tram 1, ils veulent manger sur l'Île de Nantes. J'envoie des messages à ma sœur. Son copain et elle sont sensés venir avec nous au resto. Je tiens le rôle de hibou entre ma mère et eux, qui s'inquiète d'arriver trop en retard et de les faire attendre. Nous voilà arrivés à Commerce, une des fameuses grandes places de Nantes. Pour être franche, je n'ai jamais aimé cet endroit ; il y a toujours des travaux, ce n'est jamais très propre, des gens vous abordent et il y a surtout beaucoup trop de monde ! Mon père ne comprend pas mon appréhension à venir seule ici, mais j'ai l'impression de jouer ma vie à chaque pas. Les gens vous bousculent sans s'excuser, les pigeons sautent sur la première miette qui tombe de votre goûter acheté auparavant dans une des cent boutiques aux alentours ; vous avez peur de tomber sur un fou à chaque coin de rue...

Nous marchons plus ou moins tranquillement jusqu'à la station où nous devons prendre le tram ; l'un d'eux passe dans quatre minutes. J'attends, ma carte de bus en main ; alors que mes parents ont seulement des tickets, témoignages de leurs sorties en ville très ponctuelles. A l'autre bout du quai, j'entends deux personnes se disputer assez violemment ; même le brouhaha ambiant n'arrive pas à masquer leurs paroles. Je tourne la tête pour regarder d'où viennent les cris, il s'agit d'une jeune femme et d'un homme, tous deux sacs et vieux vêtements sur le dos ; l'homme a l'air d'avoir bu. D'où je suis, je distingue qu'il a une petite barbe et des cheveux brun foncé courts, son visage semble renfermé et fatigué par l'alcool. La fille, quant à elle, est svelte et grande, ses cheveux longs jusqu'à sa taille paraissent emmêlés et sont attachés en une queue de cheval. Le soleil, encore loin de se coucher, donne à la rue une couleur de caramel, typique des soirées encore chaudes et estivales d'août.

Le tram arrive, je me reconcentre sur mes parents et notre resto, la dispute entre ces deux personnes ne me concerne pas. Je monte dans le véhicule tandis qu'une brise plutôt fraîche souffle dans mon dos. Les deux inconnus montent par la même porte que nous, ils continuent toujours leur discussion tumultueuse. Mes parents avancent ; je ne sais pas s'ils font attention à eux, je ne sais pas si c'est pour s'en éloigner ; en tout cas, moi, je n'entends plus que leurs mots qui retentissent en une infinité d'éclats fracassants contre mes tympan. Je suis accrochée à la barre du tram ; mes parents aussi, ils se font face et discutent de ce qui semble être le travail de ma mère - les élus de la communauté de commune ont l'air d'avoir une nouvelle fois dépassé les bornes. Je tourne le dos aux inconnus restés au fond du véhicule, je suis peut-être à cinquante mètres d'eux, pas plus. D'ici, j'entends tout ce qu'ils disent ; ou ce qu'*il* dit. Il la menace car elle ne veut pas venir avec lui, j'ai beau ne pas regarder la scène, je peux imaginer les gestes violents et brusques qu'il fait pour l'effrayer.

Je ferme les yeux. Mon cœur bat vite. Je me mets à la place de cette fille ; elle est en danger.

“Si tu ne viens pas avec moi, j’vais v’nir te chercher !”

Il lui parle si mal que je suis prise d'une montée d'angoisse. Suis-je vraiment la seule personne à les entendre ?

Un arrêt passe. Deux arrêts. Mes parents discutent toujours, ils ont l'air de personnages non joueurs dans un jeu vidéo, insensibles et emprisonnés dans leur programmation. Troisième arrêt, l'homme descend. Je rouvre les yeux et me retourne ; les portes du tram se referment, laissant là où il est descendu cet homme coupable et agressif. Je respire à nouveau. La jeune femme est assise sur le sol froid et sale du tramway, son visage n'affiche aucune expression. Elle a l'air vide. Je brûle d'envie de la réconforter, de lui demander si elle va bien, de ne faire rien qu'un geste pour l'aider ; mais je ne fais rien. Je ne bouge pas. Mes parents continuent de parler. Rien n'a l'air de s'être passé.

On descend du tram à Mangin, le restaurant ne doit pas être loin. Le tram s'arrête et les portes s'ouvrent, je jette une dernière fois un œil à la jeune femme, immobile. Mes parents s'impatientent tandis que la sonnerie de fermeture des portes retentit de plus en plus vite à côté de moi ; même si je ne l'entends pas. Je finis par descendre les marches la tête basse, mes parents sont exaspérés, et moi honteuse. Ma sœur et son copain nous attendent, je leur dis bonjour sans pour autant être tout à fait là.

Je me sens coupable. Coupable de ne pas m'être assurée qu'elle allait bien, coupable de n'avoir rien dit, rien fait. J'avais honte de moi ! L'absence de réaction de mes parents me donnait la nausée. Si j'ai remarqué la scène, eux aussi ont tout entendu, tout vu ! Mais ils ont préféré faire semblant de ne rien entendre, ne rien voir. Cette femme avait besoin d'aide, personne ne lui en a donné. Pourtant, sur le chemin menant au restaurant, je continue de me rassurer en fixant les pavés qui composent le sol. Je me dis que je suis l'enfant, que ce n'est pas à moi d'agir, que j'aurais pu me faire agresser par cet homme, que je me serais mise en danger. Je ne cesse de me répéter que les adultes autour de moi auraient dû réagir, que c'est leur rôle ! Pendant le repas, je mange en ruminant ce mauvais moment, devenu déjà souvenir. Je ne peux qu'espérer que cette fille est en sécurité, loin de lui et près des personnes qui seront là pour elle.

Lénaïg, 1<sup>ère</sup> 2

## Le Silence des autres...

Il y a six mois, un mercredi après-midi, je me suis rendue en bus chez mon médecin au centre-ville de Nantes. Je n'aime pas particulièrement prendre les transports en commun, surtout seule, sans doute étant trop habituée à mon confort, je redoute de me confronter à la réalité du monde, sa violence et ses imprévus. Mais malgré tout, ce microcosme que constituent les trams, RER et métro me fascine. J'ai toujours trouvé étonnante la façon dont les travers et vertus de notre société se reflètent dans le comportement que chacun adopte sous l'anonymat des bus bondés. Ce mercredi-là, je rentraï donc dans le bus aux alentours de 15 heures. Étonnamment, il n'y avait pas foule. Après avoir salué la conductrice, je remarquai un siège vide près de la porte et m'y assis. Un couple de personnes âgées se trouvait devant moi dans les places à quatre. Derrière la conductrice, je vis un jeune homme d'une vingtaine d'année, assis regardant par la vitre, les yeux dans le vide. Au bout d'un certain temps, un groupe de trois jeunes hommes, âgés de 17 ans, assis quelques sièges devant moi, en face du jeune homme solitaire, commencèrent à attirer mon attention...

Les trois jeunes gens assis, les pieds sur les sièges, la musique à fond et l'air hilare commencèrent à envoyer des boulettes de papier au jeune à l'air innocent tout en l'interpellant méchamment. Ils en vinrent carrément à l'insulter au bout de quelques instants, toujours sur un air désinvolte et railleur. « Quel monde... », pensais-je, exaspérée par le comportement si puéril de mes aînés. J'attendais avec impatience que le jeune homme riposte à son tour et remette à leur place, ces petits voyous de bas étage. Mais rien. Pas un seul geste. Le jeune homme continuait à regarder calmement par la fenêtre en recevant les petites boulettes gluantes sur sa veste. Le vieux couple regardait la scène sans rien dire, évitant le regard des trois truands. Et moi ? Moi, je ne fis rien. J'attendais que quelque chose se passe. A travers mon malaise, je sentais la peur qui me tirait : « Dois-je entrer en conflit pour si peu ? Dois-je me mettre en danger pour un inconnu ? Peut-être n'a-t-il pas besoin de moi après tout... ». Ce sont ces excuses qui m'ont laissée accrochée à mon siège, me concentrant sur le paysage à ma droite pour fuir la honte que je ressentais. Mais au bout d'un moment le jeune homme a dû en avoir assez car il a relevé la tête et regardé l'espace de quelques secondes les trois garçons. C'était sa manière de dire ça suffit, allez, vous avez bien rigolé mais maintenant il faut lâcher l'affaire. Juste un regard. Mais les trois voyous n'ont pas eu l'air d'apprécier. Le chef de la bande s'est levé sans dire un mot. Plus personne ne parlait dans le bus. La tension de l'altercation semblait avoir atteint chaque passager. Le chef se leva et se dirigea vers le jeune homme à l'air interdit. Il leva son poing et lui assena un grand coup dans la mâchoire.

Les yeux grand-ouverts, l'air abasourdi, la figure toute rouge, le jeune homme leva les yeux puis les baissa dans un air confus et perdu, ne sachant plus comment réagir. Il ne dit rien. Son agresseur satisfait retourna à sa place où l'accueillirent ses acolytes en train de ricaner.

- T'as vu sa tronche ? dit l'un d'eux.

- Quelle honte... murmura la vieille femme assise à quelques mètres d'eux. Mais ils n'ont pas dû l'entendre, trop occupés à se moquer, à s'agiter et à se ridiculiser. Et moi, qu'est-ce que j'ai fait ? Rien. Je suis restée bouche-bée sur mon siège à regarder la scène. Comme au cinéma, j'observais l'altercation de loin, protégée par ce filtre d'anonymat. J'ai eu honte et j'aurais voulu réagir mais quelque chose m'en empêchait. Était-ce de l'égoïsme ou de la peur ? Ou alors un peu des deux ? Je suis restée là sans rien faire, me demandant ce que j'aurais fait à la place du jeune homme. Aurais-je baissé les yeux, sans contester et continué à regarder par la vitre tandis que ma mâchoire commençait à enfler ? Ou bien aurais-je riposté, œil pour œil, dent pour dent... ? Mais ces questions ne me menaient nulle part. J'ai eu honte de moi et des autres, de nous les spectateurs, assistant à des scènes choquantes sans rien dire, nous qui nous soumettons autant à ces péquenauds que le jeune homme fuyant. Nous laissons la violence s'immiscer dans la société sans rien dire. A ce moment-là, nous étions pitoyables et nous le savions. Le plus courageux d'entre nous était finalement ce jeune homme, lui qui endura la honte et l'humiliation pour éviter de donner raison à ces crétins. Le héros c'était lui.

Trois arrêts plus tard, le jeune homme se leva de son siège, et passa devant les trois voyous sans un mot. Il s'arrêta à ma hauteur et s'apprêtait à sortir quand je lui dis :

- Désolée monsieur... Il me regarda avec un air entendu et compréhensif puis sortit du bus. Peut-être la peur d'affronter l'autre est-elle universelle...

## Héros du quotidien

L'évènement que je vais raconter s'est passé en 2020 et en août plus précisément donc pendant les vacances d'été. Il était dans les environs de 9 heures et j'allais dans le centre-ville de Nantes. C'était une belle matinée, il faisait bon et je finissais ma nuit tranquillement. J'étais tout seul car je rejoignais mes amis pour passer la journée dans le centre. On avait prévu de faire le tour des magasins de jeux vidéo, de livres, puis de manger dans un restaurant pour ensuite continuer notre tournée et finir sur un goûter (une glace à l'italienne qui était délicieuse). J'ai pris le bus 86 puis j'ai changé pour le tram de la ligne 2. J'étais assis à regarder les arrêts passer les uns après les autres avec ma musique dans mon casque. Il n'y avait pas beaucoup de monde dans le wagon où j'étais et c'était donc calme. Il ne restait plus que deux arrêts avant que je ne descende et je commençais donc à quitter le beau paysage nantais, à travers la vitre, des yeux.

A l'arrêt, je vois qu'une femme âgée, une septuagénaire je pense, rentre dans le wagon. Elle est accompagnée, dans son sac, d'un petit chien blanc très mignon qui dort à ce moment-là. Elle s'assoit à la place assise la plus proche de la porte, face à moi, et commence à lire un livre *Pars vite et reviens tard* que j'ai aussi chez moi. Les personnes qui voulaient prendre le tram rentraient toutes une par une et les portes allaient se fermer. C'est alors que le petit chien de la dame se réveille en sursaut et, dans la panique je pense, quitte le sac puis court à toute vitesse hors du tram. Le tram ferme ses portes avant qu'aucune personne ne puisse réagir et reprend son chemin vers le prochain arrêt. Je n'en croyais pas mes yeux, je restais abasourdi par la suite d'événements qui venait de se passer. La dame non plus ne savait pas quoi faire. On a donc tout simplement attendu que le tram s'arrête à l'arrêt suivant.

Le tram s'arrêta et je rejoignis comme prévu mes amis qui m'attendaient juste à côté de l'arrêt. On attendait encore un autre ami alors j'ai pris le temps d'expliquer l'histoire qui venait de se passer. La dame était descendue aussi à cet arrêt et repartait dans l'autre sens pour essayer de retrouver son chien. On regardait, mes amis et moi, la dame dévastée qui s'en allait et c'est à ce moment-là que le chien réapparut, dans les bras d'un jeune homme d'une vingtaine d'années qui avait aussi vu tout le drame. Il avait réussi à attraper le chien qui s'enfuyait et avait couru jusqu'à l'arrêt où nous nous trouvions. La septuagénaire remercia son sauveur, toute heureuse d'avoir retrouvé rapidement son chien, et ils repartirent chacun dans une direction opposée. J'ai trouvé que cette action était remarquable et d'une bonté incroyable.

# Égalité ?

Mardi 12 mai 2021, 17h30

J'étais dans le bus un soir après le lycée, j'arrivais à Treillières près de mon arrêt habituel. Dans ce bus il y avait des amies à moi, des passagers du bus ainsi que le chauffeur du bus. D'un coup, une femme d'un certain âge se leva de sa place puis se dirigea vers le chauffeur.

Lorsque le bus arriva vers Treillières cette femme se leva d'un pas déterminé et énervé et s'avança vers le chauffeur du bus. Une fois arrivée près du chauffeur elle commença à lui dire quelques phrases d'un ton sec et agacé tel que : « De toute façon tu n'es qu'un sale arabe », « Retourne dans ton pays », ou même « Je refuse de rester plus longtemps dans un bus où le conducteur est un sale arabe comme toi ». Le chauffeur lui a répondu tout en gardant son calme qu'il fallait qu'elle aille s'asseoir en silence et qu'elle se calme. Mais la dame toujours aussi agacée retourna à sa place tout en marmonnant des injures et des mots très racistes. À l'arrêt qui arriva, la dame sortit du bus tout en criant des injures et en disant au chauffeur qu'il n'était qu'une grave erreur de la société et qu'il n'avait rien à faire en France.

Après ou même pendant cette scène personne n'avait bougé, malgré les propos offensifs et racistes de la dame. Je m'en veux de ne pas avoir bougé ou dit quelque chose car pour moi ce comportement est inadmissible. Après je me suis également dit que cela n'aurait probablement rien changé et que cette dame aurait continué. Je me sentais énormément en colère et je ressentais du dégoût envers cette femme, aujourd'hui lorsque je la croise je ne peux que repenser à cette scène. Je trouve cela inadmissible qu'en 2021 de telles paroles soient dites ou même pensées car le monde devrait évoluer et la population devrait savoir que malgré des différences de cultures, d'origines ou de couleurs nous sommes tous égaux.

Maylis, 1<sup>ère</sup> 2

# Idoles

Une nouvelle journée de cours se finit au départ de la ligne 86. Dans le carré voisin du mien, deux jeunes hommes noirs sont assis face à la route, les yeux penchés sur leurs smartphone. Ils sont habillés en jogging noir sur lequel on a brodé le logo du FC Nantes, jusque-là rien de bien surprenant...

Cependant à mi-parcours, le visage du jeune assis côté couloir me fait penser à un joueur professionnel de Nantes, celui qui joue sur l'aile gauche. Aucun doute c'est bien lui... Je suis enthousiaste, moi supporter du FCNA depuis le plus jeune âge, je suis dans le même bus que deux joueurs de cette équipe.

A partir de cet instant je m'imagine tout type de scénario pour les aborder, plusieurs arrêts passent, le mien approche et je n'ai toujours pas mon selfie. Soudain, l'un d'eux se lève, l'autre lui emboite le pas, ils vont descendre ! Je suis pris de panique, que faire...

Ils sont descendus et je les regarde s'éloigner du bus. Je n'ai pas eu la moindre réaction, je suis sous le choc, j'étais impuissant et passif. Ce souvenir aurait pu être l'un des plus beaux de mon enfance, mais ma peur des autres et ma timidité me l'ont retiré.

Avec un peu de recul, aujourd'hui je retiens de cet épisode, une bonne anecdote à raconter. Celle de moi timide car j'ai vaincu cette crainte et aujourd'hui je suis fier de me dire que si je recroise un jour l'une de mes idoles, je n'aurai aucun soucis à l'aborder.

Samuel, 1<sup>ère</sup> 2

## Débris

21 juin 2021. Je finissais ma septième année de GRS (Gymnastique Rythmique Sportive). A ce moment-là, je vivais encore en région parisienne. C'était le jour de l'été, je rentrais d'une journée à Paris avec des amies. En attendant le RER A à l'arrêt Nation, nous avons aperçu un homme blanc d'une cinquantaine d'années à coté de nous sur le quai. Cet homme-là, était assis par terre et fumait une cigarette.

Il était environ 18h30, quand le RER A arriva. Nous montâmes dedans suivies de cet inconnu. Tout se passait bien, jusqu'à ce que l'homme en question commence à se disputer avec un autre homme beaucoup plus jeune. Il avait environ 20 ans et portait un jogging gris ainsi qu'une sacoche Lacoste. Étant donné que nous étions assises un peu plus loin, nous ne connaissions pas le sujet de leur dispute. A l'arrêt suivant, cet homme sortit du RER, et jeta son sac à dos contre la vitre du véhicule, celle-ci se cassa, au vu de la force qu'il avait mise. Il partit sans même récupérer son sac et regarder s'il n'y avait pas de blessés.

La panique des gens fut extrême, par chance les morceaux de verre tombé lors de son lancer ne blessèrent aucune personne. Tout le monde se réunit pour ramasser les morceaux de verres afin d'éviter une blessure. Personne n'osa appeler l'homme par peur qu'il s'en prenne à l'un de nous. Tout le monde, se déplaça et oublia ce moment de panique.

## La Fraternité d'une Vie

21 mars 2019 à Nantes, je suis au centre-ville avec ma mère pour aller au cinéma. Après le film, nous sommes partis faire des courses sur un petit marché à côté. Une fois fini, on a pris le tramway pour rentrer chez nous.

Ce jour-là, tout se passe bien. Une gentille dame nous a laissé sa place pour que l'on puisse s'asseoir. Je suis ravi. Un tel acte de gentillesse est rare. Dans le tram, c'est chacun pour soi : tout le monde se hâte pour trouver une place. Quand elles sont toutes prises, les personnes debout restent à l'affût de la libération de nouvelles places pour se jeter dessus. Il y a parfois des personnes en situation de handicap ou des personnes handicapées qui cherchent désespérément une place libre. Heureusement, les places leur sont prioritaires. Mais je suis sûr que si ce n'était pas le cas, certains refuseraient de laisser leur place. C'est tout bête de se battre pour pouvoir s'asseoir. Et malheureusement, c'est bel et bien une réalité.

Une dizaine de minutes plus tard, un jeune homme d'une vingtaine d'années qui semble être un mendiant monte dans le tram. À ce moment-là, beaucoup de personnes, y compris moi, le regardent d'un air stupéfait. Il semble être jeune pour être une personne qui fait la manche. Mais on se rend vite compte que c'est bel et bien le cas. Aussitôt, le jeune homme demande quelques pièces pour s'acheter un aliment à manger. Tous ignorent ou refusent sa demande. Il est proche de moi et je sais qu'il va nous demander un peu d'argent. À ce moment-là, je suis embarrassé. Je ne sais pas ce que je vais lui dire. Je sais que je ne vais rien lui donner, mais malgré tout c'est compliqué de dire non. Et c'est là qu'il arrive vers ma mère et moi, nous demandant si on a quelques pièces à lui donner. Je me souviens toujours de l'expression de son visage qui semblait affamé et désespéré. Il voit notre sac rempli de nourriture. Il espère probablement que nous avons une part d'humanité envers lui. Aussitôt, je lui déclare que je n'ai rien à lui donner. Malgré tout, il sourit. Il nous dit qu'il n'y a pas de soucis et il part.

J'ai aussitôt regretté, ce mendiant jeune avait l'air d'être sympathique et il ne demandait que très peu. J'espérais qu'une autre personne du tram ait plus de bonté que moi et lui donne un peu de monnaie. Malheureusement, le reste des personnes du tram ont refusé de lui donner quelque chose. Attristé, le mendiant est parti du tram. Je n'ai fait que de penser à lui et à mes choix. Je suis quelqu'un qui mange à sa faim contrairement à ce jeune homme. J'aurais très bien pu lui donner un ou deux gâteaux qu'on avait achetés au marché. De même, j'avais quelques pièces qui me restaient du cinéma. Maintenant que j'y pense, je me demande bien pourquoi je lui ai menti et refusé. Plus largement : pourquoi la plupart des gens leur mentent et les évitent ? Par égoïsme ? Par habitude ? Par discrimination ?... Finalement, je ne valais pas mieux que ces personnes du tram qui ne pensaient qu'à elles pour trouver une place en refusant de lui donner un peu de mes biens sachant que lui était probablement en disette. Malgré tout, j'espère aujourd'hui qu'il va bien. Qu'il s'en sort mieux financièrement et qu'il s'est sorti de sa situation de mendiant. Cette expérience m'a amené à être plus "humaniste" envers ces personnes qui meurent de faim chaque jour. Je n'imagine pas ce que ça doit être de vivre dans cette situation.

Dorénavant, j'essaierai d'être plus compréhensif envers des personnes qui éprouvent des difficultés et s'il y a un moyen de les aider, je le ferai.

## Huit ans à Paris

Cette histoire se passe pendant l'été de 2013, je vais avoir huit ans et je suis en vacances chez mes grands-parents, à Paris. Un après-midi de juillet, je me rends à la station de métro à côté de la maison, pour aller ensuite à une exposition avec ma mamie. Lorsque j'arrive sur le quai, le panneau indique que le prochain métro est dans quinze minutes, c'est long. Il y a déjà plusieurs personnes qui patientent sur le quai et qui s'occupent en lisant ou en étant sur leur téléphone.

Un homme arrive sur le quai, il attire tout de suite mon attention, il est habillé avec des vêtements trop grands, déchirés et sales. Un autre détail me préoccupe tout de suite, il a une façon de marcher particulière. Je le fais remarquer à ma mamie qui me répond qu'il doit sûrement être alcoolisé. Les autres personnes ne lui prêtent pas trop d'attention. D'un coup, il commence à parler, puis à crier et à insulter les gens sur le quai. Je suis obnubilée par cet homme et je n'arrive pas à le lâcher des yeux, car il n'est pas comme les autres. Fatigué d'entendre crier, un homme sur le quai d'en face lui crie de se calmer et d'arrêter d'insulter tout le monde, ce qui déplaît à l'homme sur mon quai. Ce dernier commence à hurler sur l'autre homme et ils s'insultent de part et d'autre des rails du métro. Les gens autour de moi agissent comme si de rien n'était et paraissent habitués ce qui m'étonne. Les deux hommes continuent toujours de s'insulter et le ton monte quand l'homme de mon côté le menace de le frapper s'il continue. L'homme en face pensant être intouchable vu que les rails les séparent, le provoque en lui disant qu'il ne pourrait jamais le faire. Touché dans son ego, l'homme qui est de mon côté saute sur les rails et dit à son interlocuteur de venir le rejoindre si c'est un homme afin qu'ils puissent se battre. Évidemment, c'est à ce moment-là que le métro décide d'arriver.

Lorsque qu'on entend les murs de la station bouger, tout le monde comprend, sauf l'homme qui est sur les rails. Il ne bouge pas. En effet, il est trop soûl pour comprendre et trop obnubilé par sa dispute. Enfin, les gens autour de moi commencent à réagir et avec un mouvement général se ruent au bord du quai pour faire signe au chauffeur de s'arrêter. Je suis terrorisée, je ne peux plus bouger ni parler, je vois déjà l'homme décédé dans ma tête. Heureusement, le métro freine, mais l'homme est quand même percuté, il s'en sort avec de grosses blessures. Les gens lui ont sauvé la vie et je suis tellement contente. De mon côté, j'aurais été incapable de faire la moindre chose, même si du haut de mes huit ans, je n'aurais de toute façon pas été utile je me dis quand même dit que si j'avais été toute seule sur ce quai, cet homme serait mort. Depuis ce jour, le métro est devenu une de mes peurs et je suis incapable de m'approcher des rails. Je reste le plus loin possible, et dès que quelqu'un s'approche un peu trop près du vide, je ne peux pas m'empêcher de me rappeler cette scène.

*Lénaëlle 1ère 1*

## Ouf!

C'était en été un samedi en fin d'après-midi, vers 17h. Je rentrai chez moi seul après avoir passé la journée à me balader dans Nantes pour faire des achats. Comme d'habitude je prends le tram avant de prendre le bus. Dans le tram, je repère un groupe de 4 ados de 18 ans environ, assez bruyants et malpolis qui étaient sans doute un peu alcoolisés. Lorsque je descends à Recteur Schmitt pour prendre le bus, ils descendent aussi, passent devant moi et attendent le bus.

Lorsqu'on monte dans le bus, qui était assez vide pour un samedi après-midi, ils repèrent une fille seule de 16 ans, en vêtement léger d'été, assise au fond du bus, et décident alors de l'accoster. Leur approche la met mal à l'aise et ils se mettent à la draguer lourdement. Cette scène inattendue me fait réfléchir à comment l'aider sans avoir une confrontation physique avec quatre personnes dans un bus, et sans déranger à mon tour la fille qui n'avait rien demandé à personne. Le temps que je réfléchisse à tout ça, le bus venait juste de repartir. Je prends mon courage à deux mains et j'y vais.

Je m'approche alors en agissant comme si j'étais son petit ami, sans mauvaise intention, tout en contenant mon stress pour qu'ils ne le voient pas. Elle rentre dans le jeu, me prend par le bras et commence à me raconter sa journée comme si on se connaissait vraiment, faisant des références à des personnes que je ne connaissais pas mais j'acquiesçais quand même. Je ne savais pas comment allaient réagir les 4 ados et j'étais assez stressé tout en paraissant calme et content de revoir ma "petite amie", toujours en étant sur mes gardes quant aux mouvements des autres. Malgré son air posé et joyeux, la fille était assez tendue et beaucoup sur la défensive. Mais les 4 ados, un peu confus et dépités, ont laissé tomber l'affaire et sont allés s'installer plus loin avant de descendre deux arrêts plus loin. La fille a enfin pu me remercier de l'avoir tiré d'affaires et je lui ai proposé de la raccompagner chez elle. Elle a accepté et m'a donné son numéro pour m'offrir un coup à boire plus tard. J'ai refusé tout en lui disant que c'était normal. Elle a insisté mais je lui ai expliqué que je ne pouvais pas profiter de quelqu'un comme ça. Je l'ai donc raccompagné et ai enfin pu réellement souffler et faire le point sur ce qui venait de se passer. Tout le stress emmagasiné a pu s'échapper et j'ai enfin pu me détendre.

## Héros d'un jour ?

Cet évènement s'est passé lorsque je rentrais chez moi après avoir passé quelques jours chez un ami. J'étais seul, il faisait presque nuit, on pouvait observer au loin dans l'horizon le dégradé rose orangé du ciel tacheté de nuages. Je peux raconter cette histoire avec précision même si plusieurs mois se sont déjà écoulés.

Je venais de prendre le bus pour rentrer chez moi. Je me suis assis sur une place libre, le regard fixé sur la rue qui défilait à la fenêtre. Plongé dans mes pensées, j'attendais que la voix robotique annonce mon arrêt. Le bus s'arrêta, trois contrôleurs entèrent, ils commencèrent à contrôler les passagers, rien de plus normal. Ce fut alors le tour de la personne noire assise à côté de la porte. N'ayant pas de ticket, les contrôleurs lui demandèrent sa carte d'identité, sûrement pour pouvoir lui donner une amende où quelque chose comme ça. Le passager n'avait pas l'air de comprendre ce qu'ils lui disaient. Les contrôleurs ont commencé à se moquer de lui. Je sortis mon téléphone afin de pouvoir filmer la situation.

Un des contrôleurs commença à lui dire « Mais tu comprends rien à ce que je dis en fait ? Tu sors de ton arbre c'est ça ? T'as pas de maison ? », et ses compagnons rigolèrent avec lui. C'est à ce moment-là que je pris mon courage à deux mains pour leur dire que leurs propos n'étaient clairement pas acceptables, qu'ils étaient même extrêmement racistes surtout pour des personnes censées représenter l'autorité. Celui qui avait la plus grande carrure me répondit. A l'odeur de son haleine, je compris qu'il avait dû consommer beaucoup d'alcool. Un des contrôleurs commença à s'énerver, je commençai alors à essayer de chercher de l'aide mais chaque personne que je regardais détournait le regard, pour ne pas avoir de problème certainement. Ce fut probablement le moment où je me suis senti le plus seul. Toutes ces personnes autour de moi sans aucune pour me venir en aide, pour venir en aide à cette personne, toutes en train de se dire que quelqu'un d'autre va venir nous aider mais aucune pour le faire. C'est à ce moment que je me rendis donc compte de la tristesse de cette société. Je montrai alors mon téléphone aux contrôleurs en leur disant que j'avais tout filmé, suite à cela ils ne firent plus rien. Le bus s'arrêta à un arrêt quelques secondes après, ils descendirent avec le passager car sans ticket, il ne pouvait pas prendre le bus. Je ne sais pas si je dois me dire que j'ai fait une action héroïque mais je sais que certaines personnes dans ce bus n'ont rien fait d'héroïque.

David, 1<sup>ère</sup> 2

## Impact

C'était un mardi matin. Comme tous ceux-ci, je prends le bus vers 7H23 pour y rejoindre un de mes amis les plus proches. Ce matin-là, le bus était arrivé une dizaine de minutes en retard, j'ai très vite compris pourquoi. Le bus était plein à craquer. Je ne sais pas par quel moyen mais je réussis à monter dedans. Après avoir attendu quelques arrêts collé à l'avant au côté de parfaits inconnus, le bus s'arrêta et se vida presque complètement. J'ai pu enfin aller m'asseoir à côté de mon ami. Ce matin-là, je me rappelle, nous discutons des résultats d'un devoir que nous avons fait en physique chimie. Il nous restait une dizaine de minutes pour enfin arriver au lycée...

Lorsque soudain, le bus se mit à freiner très fortement. On entendit les pneus couiner, les freins crisser et tout le monde fut projeté vers l'avant du bus. Heureusement, je ne vis personne se faire mal mais nous avons tous eu une belle frayeur. Étonnés par ce qu'il venait de se passer, tous les passagers du bus (y compris moi et mon ami) ont regardé par la fenêtre pour essayer de comprendre. Par la fenêtre, nous vîmes seulement un tram passer et ne comprenions pas pourquoi il y avait eu un arrêt aussi brutal. Une fois le tram passé, nous vîmes de l'autre côté de la voie, que le tram d'en face avait percuté une voiture blanche d'où une jeune femme essayait de s'extirper. Nous étions à une dizaine de mètres de la scène, et remarquâmes que la femme saignait au niveau du visage et avait besoin d'aide.

Le conducteur ainsi que quelques passagers de bus et du tram sont allés lui porter secours. Il commençait à avoir une effervescence autour de la victime. Des civils s'étaient mis en rond autour de la voiture et de la victime pour former une sorte de périmètre de sécurité. Des commerçants situés dans la rue avaient, eux, ramené de l'eau et des compresses. Après de très longues minutes d'attente, un camion de pompier arriva et prit en charge la jeune femme. Des passagers poussèrent la voiture sur le trottoir, le conducteur remonta dans son bus et la foule se dissipa. Cela faisait quinze minutes qu'un drame s'était déroulé et là, je reprenais le cours du temps. Mon ami et moi étions choqués par ce qui venait de se passer. J'étais personnellement aussi très reconnaissant vis à vis de l'héroïsme du conducteur du bus, des passagers, des commerçants et des passants qui passaient par là.

## Mauvaise éducation

C'était-il y a deux, trois ans. C'était un jeudi, il était environ quatorze heures. Je partais avec plusieurs de mes amis au cinéma pour aller voir un film dont je ne me rappelle plus le nom. Le cinéma étant trop loin pour y aller à pied nous prîmes un bus et ensuite le tram. Dans le bus, tout se passait bien, puis après quelques minutes, nous avons donc pris le tram. C'était un long trajet et celui-ci était rempli, aucune place où s'asseoir. Nous étions alors debout à parler du film que nous allions regarder. C'est alors qu'une personne âgée, avec une canne (au moins 85 ans) monte dans le tram.

Pour rappel, il n'y a nul part où s'asseoir. Le tram avançait, et la vieille dame n'avait toujours pas de place, elle tenait à peine debout. Elle demanda alors poliment à un jeune si elle pouvait prendre sa place. Le jeune n'ayant soit pas entendu, soit mal poli ou encore mal éduqué, ne la regarda même pas et ne répondit pas. Elle redemanda alors, toujours poliment. Le jeune se leva soudainement, regarda la vieille dame dans les yeux et la poussa sur une autre dame qui elle avait une place assise. Heureusement elle rattrapa celle en difficulté. Elle lui donna alors sa place et partit voir le jeune. Comme précédemment, il refusa la discussion, je compris alors que cette fois-ci les débats seraient plus houleux. Elle haussa la voix, comme pour montrer à tous ceux présents dans le tram que son comportement était inadmissible. De mon côté, avec mes amis, nous ne savions pas comment réagir, suivre et aider la femme ? Où laisser quelqu'un prendre l'initiative ? Nous souhaitions aller l'aider, mais nous nous sentions comme paralysés, nous ne savions pas quoi faire ni quoi dire. Nous étions comme impuissants et inoffensifs. Il régnait une tension très désagréable. Quelques personnes firent comme nous, ils regardèrent de loin et essayèrent de voir comment cela allait se terminer. Il lança un regard haineux qui en langage familier se traduirait par : « Vas-y là, c'est bon lâche-moi, sérieux ! »

C'est alors que nous arrivons à notre arrêt qui est également le terminus. Le tram s'arrête, mais nous restons dans celui-ci pour voir comment cela va se finir. La dame est toujours en train d'essayer de parler au jeune en haussant de plus en plus la voix, sans se dégonfler, mais personne ne l'a encore aidée. C'est alors qu'arrive le chauffeur, il avait vu la situation sur les caméras de sécurité. Il prend le garçon par le col et le pousse à aller s'excuser auprès de la personne âgée.

Je ne saurais jamais ce qui lui est passé par la tête au moment où je le vis cracher sur la vieille dame. Le chauffeur d'un coup sec l'envoya alors en dehors du tram pendant que la dame appelait la police. Une explication s'engagea entre le chauffeur et l'agresseur. Il lui fit la morale : « C'est une vieille dame avec une canne tu dois lui donner ta place et tu n'as surtout pas le droit de cracher sur elle ! » L'assaillant répondit : « t'façon c'est une vieille, elle va bientôt crever ». Mais ce qu'il ne savait pas c'est que la police était juste derrière lui et avait tout entendu. On l'emmena donc au poste. Les deux dames prirent le temps de remercier le chauffeur, et nous, nous partîmes, médusés, assister à notre séance.

## SOUVENIR DE COLLEGE

C'était un vendredi après - midi à la sortie du collège. J'attendais le bus avec une quinzaine d'élèves de mon âge à l'arrêt « Leo Lagrange » tout près de mon école. Tout le monde était excité en vue du week-end à venir, d'ailleurs on exprimait notre joie très bruyamment en poussant des cris inutiles d'enfants de douze ans.

Cette joie prit fin rapidement lorsqu'une dizaine de jeunes bien plus âgés que nous débarquèrent. Vêtus de survêtements associés au TN (*type de chaussure Nike*), la sacoche, la casquette légèrement dévissée sur le côté et le regard haineux ; ils étaient la caricature parfaite de la « racaille ». Organisés comme une meute, ils prenaient le plus de place possible et cherchaient du regard chaque enfant qu'ils croisaient. Ils se sentaient forts.

Pendant que tous fixaient instinctivement leurs chaussures, un seul soutenait leurs regards : Nicolas. Le silence qui s'était instauré en était presque effrayant. Remarquant cet affront, un des malfaiteurs se rapprocha brusquement de lui et le prit par le col : « Qu'est-ce que tu regardes toi ?! », « Qu'est-ce que tu regardes ?! », la question n'attendait pas de réponse. Il le souleva légèrement et le « balaya » violemment ; Nicolas se fracassa contre le sol. Tout le monde était choqué de la scène, mais le plus impressionnant c'est qu'il n'avait pas détourné son regard une seule fois. Même à terre, malgré la douleur, il persistait à ne montrer aucun signe de faiblesse. Malgré tout, deux des nôtres ont haussé la voix. Mais lorsque l'un d'entre nous bougeait ne serait-ce qu'un petit doigt, ses « chiens de garde lui rugissaient au nez ». Nous étions tous impuissants face à la situation.

Heureusement, bien que paraissant à nos yeux interminable, l'altercation ne dura pas longtemps. Bravaches et la tête hautes, ils sont repartis fiers d'inspirer la peur. Nicolas continuait de les fixer. Il avait fait preuve d'un courage incroyable ; en leur tenant tête, il avait gardé sa fierté et sa dignité. Cette attitude était pour moi une grande preuve d'intelligence. Il avait remporté une victoire.

Achille, 1<sup>ère</sup> 2

## Souvenir de transport

C'était une journée dans la routine. Une journée tout à fait basique. Je ne me souviens plus comment ni pourquoi mais j'étais parti du collège plus tard que d'habitude. Je n'ai que quelques arrêts entre le collège et chez moi. Mais cette journée j'avais décidé d'être feignant et de prendre le bus plutôt que de rentrer à pied. Pourtant il faisait beau mais j'ai quand même pris le bus malgré les conditions idéales pour marcher du collège à chez moi. De plus, rentrer à pied était plus rapide que le bus. Je pense que ce qui m'a retenu de rentrer à pied ce jour-là, c'est le fait qu'il était tard et que j'étais fatigué. Je n'avais qu'une hâte : rentrer chez moi et me reposer en cette fin de semaine. Du fait que je rentrais un peu plus tard, je rentrais seul, sans ami, de plus à cette époque je ne prenais pas mon téléphone, donc je n'avais rien à faire dans ce bus. Je ne sais plus quelle année cela s'est passé ni dans quel bus car il y en a plusieurs qui font le même trajet entre chez moi et le collège. Ce souvenir reste très flou sur certains détails mais le reste est très clair.

Le bus arrive, je rentre dedans, valide ma carte et je vais m'asseoir. Le bus était quasiment vide, ce n'était plus l'heure de pointe. Dans le fond du bus se trouvait un groupe d'amis, des garçons et des filles. Ils étaient assis dans un bloc de quatre. N'ayant rien à faire, je les observe et les écoute. Ils portaient tous une doudoune, je trouvais ça marrant. Ils s'entendaient tous très bien et rigolaient beaucoup ensemble. Le seul problème : ils étaient très bruyants mais cela ne semblait déranger personne. Cela ne me dérangeait en aucun point. Mais voilà qu'à un arrêt un jeune couple entre dans le bus avec une poussette et un bébé très jeune. Ce jeune couple semblait très fatigué mais on pouvait voir qu'il restait soudé et s'aimait. Ils sont restés à l'avant du bus. Je ne me souviens que très peu de leur visage mais je me souviens que le jeune homme avait une barbe plutôt longue et les cheveux courts avec un dégradé.

Arrive le moment où le jeune homme en a marre du bruit créé par le groupe d'amis et décide de le leur faire remarquer en allant les voir dans le fond du bus. Il leur demanda de baisser le volume car avec sa femme ils avaient eu énormément de mal à endormir leur bébé. C'est alors que le groupe eut une réaction complètement disproportionnée. Une réaction violente, agressive. Cette réaction était sûrement due au fait qu'ils étaient en groupe. Quand on est avec ses amis, on se sent invincible. Soudain un des garçons de ce groupe se leva, quitta son groupe pour se confronter au jeune homme. Il n'y a pas eu de violence physique. Les deux hommes se sont à peine touchés mais il y eu de nombreuses insultes. Le jeune homme ne voulait en aucun cas de la violence, il restait en retrait. Il respectait une distance de sécurité entre lui et le garçon. Contrairement à lui, le garçon voulait de la confrontation. Et ses amis qui étaient restés à leur place attaquaient toujours le jeune homme. Moi, j'étais petit face à ces gens beaucoup plus vieux que moi. Ils ne me faisaient pas peur mais je ne me suis jamais posé la question si je devais agir, j'étais trop petit et trop faible face à eux. Je trouvais la situation révoltante, ce couple avait le droit de prendre le bus dans le calme, mais après, ces amis pouvaient très bien rigoler dans le calme et le respect des autres. Voilà mon arrêt. Je me lève, demande l'arrêt et me rends à la porte. La situation semble s'être calmée mais la tension reste palpable. Le bus s'arrête. Je descends et commence à me poser des questions auxquelles je n'aurais jamais de réponses comme : « Qu'est-ce qui se serait passé si j'avais agi ? » Avec des si on peut refaire le monde. Mais d'un coup un sentiment de culpabilité m'envahit. Ce sentiment s'arrête rapidement dès que je rentre chez moi. Mais alors je me demande comment a pu finir cette histoire. Peut-être se sont-ils battus. Encore une question sans réponse.

## Figée...

Je me trouve dans le tram un samedi pour rentrer chez moi après avoir passé une journée en ville avec des amis. C'est la fin d'après-midi, aux alentours de 19h, je fais le trajet seule, le tram est bondé. J'ai souvent l'habitude de voir entrer des personnes au comportement étrange, mais j'y prête rarement attention, même si je ne suis pas toujours rassurée.

Ce jour-là, un homme d'une quarantaine d'années monte un arrêt après le mien. Son comportement et sa bière à la main me laissent vite comprendre qu'il est ivre. Il parle fort, s'adresse à n'importe qui et ne marche pas droit. J'essaie de ne pas trop regarder dans sa direction, ne sachant pas comment il pourrait réagir. Soudain, il interpelle une jeune fille, probablement du même âge que moi (16-17 ans). J'enlève mes écouteurs discrètement pour entendre ce qu'il lui dit. Après l'avoir regardée avec insistance, l'homme se met à commenter son physique de manière déplacée, devenant presque vulgaire. La fille, mal à l'aise, ne dit rien mais tremble. Autour, le silence règne. Personne ne réagit. J'aimerais tant l'aider, la faire sortir de ce long calvaire mais je n'ai pas le courage d'intervenir. J'essaie de me rassurer en me disant qu'il va finir par la laisser tranquille, mais il continue encore et encore, cela fait presque cinq minutes, jusqu'à lui demander où elle descend. Bien entendu, elle ne répond pas, mais il insiste et commence à l'insulter. Je me sens tellement mal pour cette pauvre jeune fille n'ayant rien demandé, mais si impuissante face à la scène...

Heureusement, elle descend du tram peu de temps après, sans qu'il ne la suive. En rentrant chez moi, je ne peux m'arrêter de penser que j'aurais pu être à sa place. Si cela avait été le cas, qu'aurais-je fait ? Sûrement rien de plus, la peur aurait pris le dessus. Mais, ce qui m'obsède davantage, c'est cette totale absence de réaction. Un sentiment de colère et de frisson me parcourent. Ce monde m'inquiète. L'insécurité quotidienne est trop présente, partout. Et, entourés ou non, cela ne change rien. Est-ce une réelle indifférence ? Comme ce monsieur qui lisait son journal sans lever les yeux, ce jeune couple qui continuait à parler comme si de rien n'était... ? Ou peut-être de la peur, comme moi, nous figeant, paraissant nous enlever pour quelques minutes notre humanité...

Sophie, 1<sup>ère</sup> 2

## Soirée d'août à Nantes

Je suis sorti au cinéma avec quelques amis à moi. Nous sommes allés prendre un morceau dans un restaurant à côté avant notre séance. Autrement dit nous sommes complètement en pleine digestion durant le film.

A la fin de cette bonne soirée, arrive le moment fatidique, nous devons rentrer à présent et notre seule solution, le bus et le tram. Sachant que nous habitons aux communes adjacentes de Nantes, nous allons devoir nous séparer après notre trajet avec le tram. Nous rejoignons donc l'arrêt Commerce, un arrêt qui très fréquenté à Nantes se situant dans le centre-ville. Arrivé à ce fameux arrêt, je commence à regarder les horaires du tram pour pouvoir déduire à quelle heure je pourrais rentrer dans mon lit car je suis crevé. Alors que mes amis se font accoster par deux inconnus, je suis en train de commencer à prévenir mes parents que je ne tarderais pas à rentrer. Mais alors que j'envoyais mon message et que le tram venait de s'arrêter à notre hauteur, les deux inconnus commencent à s'énerver avec mes amis, le ton monte, et soudain dans un départ en furie, les deux inconnus ne sont plus que de simples inconnus mais deux jeunes hommes qui viennent de voler le téléphone d'un de mes amis et qui viennent de prendre la fuite. Dans cette fuite, mon ami « volé » vient de partir en courant pour les rattraper alors que moi j'assiste à une scène en totale incompréhension. Le temps que je réagisse, mes deux autres amis viennent de s'élancer à leur poursuite.

Mais ceci n'est point la partie qui m'a choqué totalement mais la chose qui se passe aussi dans cette scène : les gens autour de nous n'ont point réagi. Alors que nous étions en train de courir, nous appelions à l'aide ou bien « Au voleur ! », personne, je dis bien, personne n'a réagi alors que nous passions devant une cinquantaine de personnes. J'ai vu et ressenti au même moment la surdité et la cécité du monde autour de nous. Au final, l'ami « volé » les a rattrapés et leur a repris son téléphone et nous sommes enfin rentré chez nous.

Aloïs, 1<sup>ère</sup> 1

## Souvenir dans les transports en commun

Avec trois amis nous étions à l'arrêt de tramway Commerce dans le centre de Nantes. Nous rentrions d'une séance de cinéma où nous avons vu Kaamelott. Il était environ 21H00 à la fin du mois d'août et nous attendions le tramway pour aller vers la Chapelle sur Erdre. Il commençait à faire nuit ; beaucoup de personnes attendaient le tramway et deux adolescents nous ont accostés.

Ils commencèrent à nous parler et à nous poser des questions. On leur répondit d'abord sans se douter de quoi que ce soit. À un moment ils nous demandèrent de faire une recherche internet. Un de mes amis effectua leur demande et commença à faire réagir l'adolescent en lui faisant une blague sur la recherche en question. Selon moi c'est cette blague qui a déclenché la réaction de l'adolescent.

L'adolescent s'est donc énervé, il avait sans doute été vexé par la blague, et lui a arraché son téléphone des mains. À ce moment-là, mon ami s'est excusé pour essayer de récupérer son téléphone mais l'adolescent ne le lui redonna pas et partit en courant téléphone en main. On se mit tous à le poursuivre jusqu'à un carrefour. A ce carrefour seule la victime du vol à l'arraché a continué à courir après le voleur. Lorsqu'il est revenu nous voir avec son téléphone, mon ami nous expliqua comment il avait réussi à le récupérer en nous demandant de nous éloigner de l'endroit où on était afin que si le voleur revienne il ne le voie pas.

À y repenser, je pense qu'on aurait dû suivre le voleur jusqu'au bout pour qu'en cas d'agression mon ami ne se soit pas retrouvé seul face à plusieurs personnes. Et même avant nous aurions tous pu dire aux deux adolescents que nous ne pouvions pas faire de recherche internet car on sait tous que c'est une technique connue de vol à l'arraché. Mais même si elle est connue on peut quand même se faire avoir comme des débutants qui ne connaissent rien à ces techniques.

Nathan, 1<sup>ère</sup> 1

## Lundi soir

Je suis en troisième au collège la Coutancière à la Chapelle sur Erdre. C'est un lundi, je finis à 15h30 ; je sors du collège, je discute quelques minutes avec mes amis, nous nous racontons nos week-end. Puis je pars à mon arrêt rejoindre mon bus comme à mon habitude ; j'attends une dizaine de minutes, puis je le vois le 86 arriver. Il est au bout de la rue. Je monte dans le bus ; il n'y a personne dans ce dernier. Je passe ma carte pour valider ma montée, je dis bonjour au chauffeur, il ne me répond pas, il a l'air tendu : il a les yeux rivés sur son téléphone. Je pars m'installer au fond du bus. Je mets mes écouteurs sur mes oreilles, je lance ma musique et je décide de répondre à mes messages.

Au bout de quelques minutes, le bus part direction le Bout des Pavés. Les arrêts défilent, le bus ne s'arrête que pour récupérer des passagers. Au sixième arrêt, à l'arrêt Source deux passagers montent et me font lever les yeux car ils crient. Le bus ne démarre pas et j'entends les deux adolescents commencer à se disputer : j'enlève mes écouteurs pour écouter l'altercation. Les deux adolescents s'énervent car il n'ont pas de titre de transport et le chauffeur ne les laisse pas monter dans le bus sans qu'ils ne payent. Les deux adolescents ont une manière de parler qui ne paraît pas naturelle, ils ont sûrement bu de l'alcool ou consommé de la drogue.

Un homme musclé se lève alors et, un téléphone à la main, appelle la police. Il décide d'aller s'opposer aux deux adolescents et soutenir le chauffeur. Il pousse les deux adolescents hors du bus. Le bus repart : les deux adolescents menacent le chauffeur et en passant je vois à travers la fenêtre que l'un d'eux tenait un couteau dans sa main. Le bus s'arrête quelques centaines de mètres plus loin et au bout de quelques minutes une voiture bleue de police arrive. Les policiers discutent longuement avec le chauffeur et l'homme qui s'était interposé. Puis un grand policier s'avance vers moi et les autres passagers et nous demande si ça va, notre nom et ce que l'on a vu. Tous les passagers sont encore un peu choqués et nous répondons aux questions de l'homme. Et au bout de quelques minutes le bus redémarre, je descends une dizaine d'arrêt après.

Elouan, 1<sup>ère</sup> 2

## « Le courage est le prix de la dignité », Pierre Billon

Je me souviens avoir passé une mauvaise journée. Il s'agissait de ce genre de longues journées hivernales rythmées par une fatigue et une crispation générale, les humains se déplaçant en une masse informe, exaspérée, presque à bout de souffle dirais-je. Je faisais partie moi aussi de ces personnes, lasses de leurs journées qui semblaient toutes avoir le même scénario, ne rêvant plus que de me glisser dans mon lit après un bon repas chaud.

Je montai seule dans le bus qui me ramenait chaque soir vers la maison, présentai mécaniquement mon titre de transport au chauffeur et allai choisir une place assise qui me convenait. Une place rassurante. Comme j'aimais. Dans la deuxième moitié du bus, sans personne à côté de moi, près d'une fenêtre et pas trop au fond. Juste assez pour me sentir isolée parmi les autres. Afin de pouvoir les observer tout en restant dans ma bulle.

Une fois confortablement assise, je me mis à scruter autour de moi les individus que les transports en commun ont le don de rassembler. Chacun d'entre nous était très différent de son voisin, à tout point de vue. Pourtant, matin et soir, nous nous retrouvions tous ensemble au même endroit. Nous avions le même itinéraire mais pas le même destin. Et je trouvais ça fascinant.

De ma place, je pouvais voir un couple plutôt âgé qui se tenait la main avec douceur. Une femme enceinte et son fils qui lui racontait sa journée avec excitation. Un jeune homme plongé avidement dans un gros bouquin. Ce soir-là, je n'avais pas mis sur mes oreilles le casque qui d'habitude me procure l'apaisement que je recherche sur le trajet du retour. Et mes oreilles, depuis toujours curieuses, furent attirées par le son d'une discussion entre un homme et une femme, qui avait lieu non loin de moi.

Je me rendis vite compte que c'était en fait l'homme qui discutait avec la jeune femme. Ils n'avaient pas l'air de se connaître vu la gêne que je pouvais ressentir chez cette fille. L'homme, plus âgé, la complimentait, ou plutôt devait penser que c'était une façon de la complimenter. Je compris qu'il lui parlait de ses jambes. Je l'entendis lui dire qu'il les trouvait belles. Qu'elle n'aurait pas dû mettre de collants, qu'il en aurait plus profité comme ça. Horrifiée, je ne parvenais pas à croire ce à quoi j'étais en train d'assister. J'espérais mon tromper. Que peut-être la situation n'était pas ce qu'elle semblait être. Mais j'avais trop souvent entendu parler de ce genre de choses, je l'avais déjà vu à la télévision, dans des reportages. Et en tant que femme, tristement, je m'y étais préparée. Seulement, c'était la première fois que j'y assistais pour de vrai. Et c'était une toute autre chose que de trouver le courage d'intervenir.

À ce moment, j'étais encore loin d'imaginer jusqu'où cette histoire irait et à quel point elle me marquerait. J'avais désormais compris que quelque chose était anormal et décidai donc de porter plus d'attention à la scène. La jeune fille commença à dire au monsieur que ses commentaires étaient déplacés et qu'ils la dérangent. Il répliqua en lui disant que les femmes étaient toutes les mêmes. " On sait très bien pourquoi t'as mis une jupe, lança-t-il, on n'est pas idiots ! Et puis après ça ose se plaindre ! ". Tout dérapa très rapidement. Il cherchait à la provoquer, se mit à parler de plus en plus fort. À l'interpeller en faisant des bruitages, la jeune fille continuant de fuir son regard. Il se tenait l'entre-jambes en la traitant de tous les noms.

J'étais pétrifiée. La scène virait au cauchemar. Je me sentais terriblement mal à l'aise et tentai de rassembler en moi une once de courage et d'héroïsme. Je voulais crier mais les mots restaient coincés au fond de ma gorge, qui, serrée, ne voulait laisser sortir aucun son. Pourquoi maintenant ? Alors que cette fille avait éperdument besoin d'aide ? Je déplorais mon absence de réaction mais éprouvais surtout à ce moment-là une immense colère.

Autour de moi, tout le monde avait aussi assisté à cette scène particulièrement choquante. Je suis certaine que même les gens hypnotisés par leur musique avaient compris ce qu'il se passait, avaient entendu les paroles obscènes déblatérées par cet homme, dont les agissements me faisaient néanmoins penser à un animal. Je cherchais à rencontrer le regard d'un adulte, de quelqu'un qui pourrait mieux que moi s'interposer. Mais tous restaient fuyants, fixant le sol, la tête baissée comme dominés par la honte. Personne, ni les autres femmes du bus, ni l'homme baraqué en face de moi, ni les personnes âgées ne dirent quoi que ce soit. Je ne comprenais pas leur silence, je voulais leur crier de se réveiller. Mais pourquoi leur en vouloir à eux ? Je n'étais pas capable d'agir non plus après tout. Oui mais eux c'était des adultes ! Ce n'était pas une raison. Nous étions tous plus complices les uns que les autres. Et ça me dégoûtait.

Cela se passe toujours de la même façon lorsqu'il arrive ce genre de choses. Du harcèlement, de la discrimination, de la violence. Peu importe. Tout le monde se tait et attend que le voisin se lève à sa place, parce que d'un seul coup, la peur prend place et toute la bonne volonté du monde ne suffit plus. Nous attendons tous que quelqu'un d'autre prenne ses responsabilités parce que nous ne sommes pas capables de le faire. Nous attendons l'arrivée d'un héros, qui sortira la victime de sa situation. Peut-être que si nous réagissions avant, il n'y aurait même pas de victime.

Notre héros à nous ce jour-là fut une héroïne et je resterai toujours admirative de ce qu'elle fit à notre place. Il s'agissait d'une femme d'environ une trentaine d'années. Élançée, le teint mat et les cheveux courts. Un look d'artiste, de femme libre. Elle était rayonnante et on pouvait facilement deviner que sa présence était remarquée en tout lieu. Elle monta à bord du bus et resta debout en continuant de feuilleter son magazine. Il ne lui fallut que quelques instants pour réagir, ce à quoi nous avions tous échoué. En effet, les paroles de l'homme parvinrent rapidement à ses oreilles et elle sortit la tête de sa revue. Elle se dirigea vers lui d'un pas décidé. Rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Elle s'approcha de lui et lui hurla de s'arrêter immédiatement. Elle lui demanda s'il n'avait pas honte, lui rappela que le corps des femmes n'appartenait qu'à elles et que ses réflexions misogynes d'homme des cavernes, il pouvait se les mettre là où elle pensait. Il se mit à ricaner nerveusement, l'air moins serein. « Quoi ? T'as tes règles ou quoi ? », rétorqua-t-il. Ce fut trop pour notre sauveuse. Sa main fendit l'air et vint claquer la joue droite de son interlocuteur qui s'en alla sans broncher.

Un silence de mort s'était abattu sur le bus. Elle nous regarda tous, presque un par un, plantant ses yeux dans les nôtres. « Et y'en a pas un qui aurait réagi ? Il serait arrivé quoi si j'étais pas montée dans ce putain de bus ?, nous demanda-t-elle. Qu'est-ce que l'humain peut être égoïste. Il attendra toujours que les choses soient irréparables avant de se réveiller ». Elle prit la main de la jeune fille qui pleurait désormais et elles sortirent. Alors que le bus s'en allait, je les regardais s'enlacer sur le trottoir, mon héroïne tentant de rassurer celle que personne n'avait voulu aider.

Je me suis jurée à ce moment exact de ne plus jamais laisser ma peur me paralyser et de toujours penser à cette femme courageuse s'il m'arrivait à nouveau d'être témoin d'une scène pareille. Son allure si puissante, si courageuse qui avait fait taire tout le monde m'avait frappée. J'aurais voulu pouvoir la remercier.

Lilou, 1<sup>ère</sup> 2

## Le doigt d'honneur

C'était le mercredi 01 décembre, l'anniversaire de ma maman d'ailleurs, et j'étais dans le bus. Dans la ligne 89 qui a son terminus au Cardo. J'accompagne Oscar à son club de tennis à la Cholière, un des arrêts du 89. Je le fais tous les mercredis. Une fois qu'Oscar est descendu du bus, j'y reste pour aller jusqu'au Cardo, sauf que ce jour-là, cinq stations avant le terminus, une bande de jeunes, des gens du voyages, dont deux grands ayant 17-18 ans ainsi qu'un autre de 12 ans, montent.

J'étais au fond du bus à côté de la vitre et juste devant la porte. Dans le bus il n'y a pas grand monde, je me souviens d'un homme, et de deux femmes. A peine montés, ils font déjà du bruit. Ils s'assoient au fond, donc je les vois. Je ne me sens pas très à l'aise, je les regarde un peu, ils n'ont pas de masque alors que l'on est en période de pandémie. Je ne me sens pas en confiance, j'ai l'impression qu'il va se passer quelque chose. J'ai peur de me monter la tête mais je reste méfiante, je les surveille du coin de l'œil tout en essayant de leur paraître indifférente. J'ai mes écouteurs, je suis concentrée sur la musique. Ils crient, font du bruit et mettent leur pied sur les sièges. Un d'eux appuie sur le bouton pour demander l'arrêt, et se met à crier pour parler à la chauffeuse, apparemment il s'est trompé. Les deux autres rigolent et puis ils se remettent à parler. J'ai toujours mes écouteurs, je fais un peu moins attention même si cet événement m'énerve un peu. Deux arrêts avant le terminus ils demandent l'arrêt, finalement le bon. Avant qu'ils descendent j'ai eu l'impression qu'ils allaient venir me parler, je m'étais trompée.

Ils descendent, mais pas par la porte devant moi, ils décident de descendre par la porte au milieu du bus. Je trouve ça bizarre mais n'y fais pas plus attention, j'étais plutôt soulagée qu'ils descendent enfin. Au moment où ils passent devant ma fenêtre, l'un des grands frappe la vitre. J'avais l'épaule sur la vitre, je l'ai sentie bouger, ça m'a surprise. Je regarde dehors, je vois le petit me regarder et rigoler. A ce moment je me demande pourquoi il a fait ça puis je finis par lui faire un doigt d'honneur. Il arrête immédiatement de rigoler pour interpeller les deux autres déjà partis. La porte devant moi était ouverte, à ce moment j'ai eu peur. J'ai commencé à imaginer ce qui allait se passer s'ils remontaient, s'ils allaient vouloir se battre. Moi je ne sais pas me battre, je regarde des animés et des films d'action, parfois j'imagine comment réagir si je dois me battre mais je ne sais pas me battre. La porte finit par se fermer puis le bus repart.

Ce laps de temps était très court mais je l'ai trouvé long. Peut-être parce que j'ai eu peur, mais aussi parce que j'ai imaginé ce qui pouvait m'arriver. Une fois que le bus est reparti, j'ai commencé à sentir la colère monter. J'ai regardé autour de moi, personne ne l'a vu. Je me demande pourquoi ils ont fait ça et s'il se sont trouvés drôles. Ça m'énerve encore.

J'ai raconté ce qui s'était passé à deux de mes copines ; elles m'ont toutes les deux dit que j'étais courageuse, qu'elles n'auraient même pas réagi. Je l'avoue, sur le moment je n'ai pas réfléchi. Il fallait que je fasse quelque chose, donc j'ai fait la première chose que je pouvais faire. J'y repense et je ne regrette pas d'avoir réagi parce que ce genre de choses arrive trop souvent. Seulement je me dis aussi que c'était peut être dangereux, j'étais seule et je ne sais pas me battre : que me serait-il arrivé s'ils étaient remontés ?

## « Dans la vie, faut se faire seul... »

*Je préfère garder mon texte anonyme svp si vous le lisez en classe.*

*J'ai réfléchi longuement cette dernière semaine pour trouver une histoire intéressante à raconter. J'ai rapidement compris que je n'en trouverais pas car je ne m'investis pas assez dans le bus. Je m'explique, je suis peu curieux des autres et je préfère rester dans mon confort personnel, celui de l'habitude et de la solitude. De plus, j'ai eu la chance de ne jamais subir de vols ou de remarques désagréables. Je m'excuse d'avance pour cette démonstration de narcissisme, mais je vais tout de même expliquer ma vision du bus. Je ne parle qu'aux gens que je connais, je m'isolais souvent l'année dernière pour regarder des séries et cette année je m'isole souvent pour écouter de la musique. Par-dessus tout, je me méfie beaucoup trop des gens dans les transports en commun. Je ne suis pas fier que mon subconscient porte cette idée mais je suis rempli de stéréotypes : je m'attarde et garde bien mon téléphone dans ma poche quand un jeune homme habillé en survêtement Lacoste et un briquet dans la main se trouve à côté de moi. Est-ce normal ? Évidemment non. L'habit ne fait pas le moine, et cette expression tient depuis des siècles. J'agis parfois comme un bourgeois et ce manque d'ouverture m'agace et m'handicape. Après avoir expliqué mon tempérament dans le bus, je pense que je peux maintenant raconter mon anecdote. Précisons juste que ce texte est une ode à la tolérance et à la confiance collective plutôt qu'au repli sur soi et la peur de l'autre. Ces idées égoïstes ravagent la société depuis des années et il est temps de mettre fin à ce manque d'empathie, j'en ai conscience.*

-----

Mon histoire commence dans le centre-ville de Nantes. Nous sortions avec des amis du cinéma, encore en train de rêver et de se remémorer les moments marquants du film.

Pour respecter le droit à l'anonymat, j'appellerai mes compagnons Piotr, Tadeusz et Borys. Précisons juste que Tadeusz était dans un autre lycée nantais que le mien et ce détail a son importance.

Nous nous dirigeons vers l'arrêt de bus en discutant tranquillement ensemble. Une bonne ambiance régnait. Nous arrivâmes à l'arrêt de Commerce vers 22h30 et nous commençâmes à patienter tranquillement u tramway pour rentrer chez nous. Encore tout émoussillés par le film, nous fûmes interpellés par deux jeunes de notre âge environ, soit 15 ans je crois. À cet instant, Piotr reçut un appel de son père et s'isola du groupe. Le plus mince des deux adolescents engagea donc la discussion et nous expliqua que lui et son frère venaient de Vannes et qu'il voulait donc savoir si la ligne de Tramway les emmenait bien à Grand-Val. Quant à moi, je me méfiai de ces deux inconnus, trouvant leur ton trop gentil et leurs actions trop exagérées pour être vraies. Après avoir fait part de leur existence, les deux adolescents nous parlèrent de Vannes et dirent d'un air excité et amusé à Piotr de rechercher sur Wikipédia le nom d'un joueur de football très prometteur apparemment à Vannes, Patricio Evoria ou un nom s'en approchant. Tadeusz sortit sans se poser de questions son téléphone, obéissant aux deux inconnus. Plus par peur que par instinct, je me mis à mépriser mon ami pour le manque de réflexion et de discernement qu'il avait. Cette histoire sentait l'arnaque. L'inconnu le plus vif d'esprit, je crois, se saisit du téléphone avant que la recherche ne puisse être faite, prétextant que c'était une blague et que ce joueur ne valait en fait rien. Tadeusz demanda avec le sourire en coin, même s'il ne plaisantait pas, à l'inconnu de lui rendre son portable. L'adolescent le fourra dans sa poche et cette fois-ci mon camarade ordonna d'un air énervé, mêlé de crainte, de lui rendre son téléphone. Alors que j'avais compris la situation, je restai immobile, de peur de m'attirer des ennuis. De plus, s'il fallait se battre, je n'aurais ni l'audace ni l'adresse de prendre le dessus sur ces deux individus, l'un de ma taille mais de poids bien plus considérable – il était à la limite de l'obésité – et l'autre, du même gabarit que moi mais visiblement plein de ressources. Il aurait très bien pu avoir un couteau dans sa poche. Le deuxième adolescent partit en courant, toujours le téléphone dans sa poche, en direction du carré Feydeau. Je restai toujours paralysé tandis que mon copain, aussi inconscient qu'audacieux, partit à sa poursuite. L'autre inconnu partit en marchant, sûrement trop lourd pour arriver à courir rapidement et sur une

longue distance, et aucun de nous trois, mes deux autres copains et moi, ne lui mettions de bâtons dans les roues. Nous étions restés figés comme des statues. Quand je perdis de vue mon ami, je me mis à me faire du souci pour lui tandis que mes deux compagnons ne montraient aucun signe de stress. Borys avait même l'air de prendre la situation à la rigolade, sourire en coin. Piotr, lui, n'ayant pas vu la scène, nous interrogeait sur les faits. Au bout d'une attente me paraissant infinie tellement je redoutais que Tadeusz ne soit emmené dans des rues dangereuses de Nantes, j'étais persuadé qu'il ne récupérerait pas son téléphone. Mais après 10 minutes je dirais, il reparut à Commerce. Ce fut un grand soulagement pour nous tous ! Nous brûlions tous de lui poser des questions puisqu'il tenait au bout de sa main son téléphone. Après avoir repris son souffle, c'est-à-dire au bout de 5 bonnes minutes, puisqu'il avait couru effrénément, il nous expliqua sa course. Encore sous le choc, il nous demanda avec insistance de quitter l'arrêt de tramway et de s'éloigner, de peur que les voleurs ne reviennent. Il était aussi apeuré et déboussolé qu'essoufflé. Arrivés près de la Tour de Bretagne, juste à côté d'un bar nocturne, garantissant ainsi notre sécurité physique, il nous expliqua qu'il avait réussi à rattraper son malfaiteur avant d'atteindre le terrain de football en croissant, lieu réputé pour être malfamé la nuit. Il aurait notamment pu tomber sur des dealers ou des personnes en état d'ivresse. Lorsque qu'il vit que le fugitif s'était arrêté, à bout de souffle, il lui proposa directement le billet de vingt euros qu'il avait dans sa poche, en échange de son portable. Il prit bien soin de garder ses distances avec lui et l'adolescent accepta le marché. De toute manière, il n'était pas trop en situation de refuser. Tadeusz lui tendit donc son billet et demanda le téléphone à l'inconnu. Arrivé au moment d'échanger les objets, mon ami se saisit de force du téléphone et garda la main serrée sur son argent pour ne pas le céder à ce voleur. Il ne le méritait pas. Pour ne pas être rattrapé, il poussa violemment l'inconnu du pied et repartit en courant à perdre haleine. Ainsi il avait sauvé sa peau et fait revenir son téléphone des morts. Aujourd'hui, mon ami doit croiser son voleur tous les jours et alors je lui avais conseillé de déposer plainte à la gendarmerie si cela le rassurait et le dérangeait que cette personne reste impunie. Il m'avait répondu qu'il ne voulait pas s'attirer d'ennui et faisait donc comme si de rien n'était tous les jours.

Même si l'histoire ne finissait pas merveilleusement bien, je ne pouvais m'empêcher de saluer l'audace et la bravoure de ce camarade. Je compris ce soir le sens d'une expression. En effet, le courage est toujours à deux pas de l'inconscience et de la bêtise. En agissant d'abord comme un jeune naïf puis en devenant un héros, il m'avait prouvé qu'il avait un sacré cran ! En voilà une sacrée recover ! Cette anecdote n'a pas vraiment le but de servir de morale puisque le sort a vraiment été clément avec Tadeusz. En effet, il faut toujours se méfier des inconnus et essayer de cerner leurs intentions. Mais il m'avait fait prendre conscience que je devais apprendre à devenir un guerrier pacifiste, capable de protéger les gens bien, pas forcément ses proches en effet, et de se servir de la paix pour ne pas subir la mesquinerie des autres. J'essaierai désormais d'agir, de ne plus laisser faire, et d'être capable de me défendre. J'aspire donc l'année prochaine à m'inscrire à des cours d'arts martiaux pour ne plus me faire marcher sur les pieds.

Pour finir, je reprendrais les paroles de Doigby dans sa chanson *Guerrier* puisque des paroles sont toujours plus lourdes de sens qu'une morale :

« Faut dépendre de personne  
Dans la vie faut se faire seul  
Du berceau au linceul  
Fais confiance qu'à ton cœur

Avant d'apprendre à rire on pleure  
Après la vie on meurt  
Lève-toi, prends les armes  
Et bats toi pour tes valeurs »

*Anonyme*